

Août 1890

FIGARO ILLUSTRÉ



3^{FR}

3^{FR}

LE FIGARO, 26, rue Drouot
BOUSSOD, VALADON & C^{ie} Éditeurs
9, rue Chaptal, Paris
Ayuntamiento de Madrid

BREVETÉ SPÉCIAL



TAILLEURS

POUR

Dames



BREVETÉ SPÉCIAL

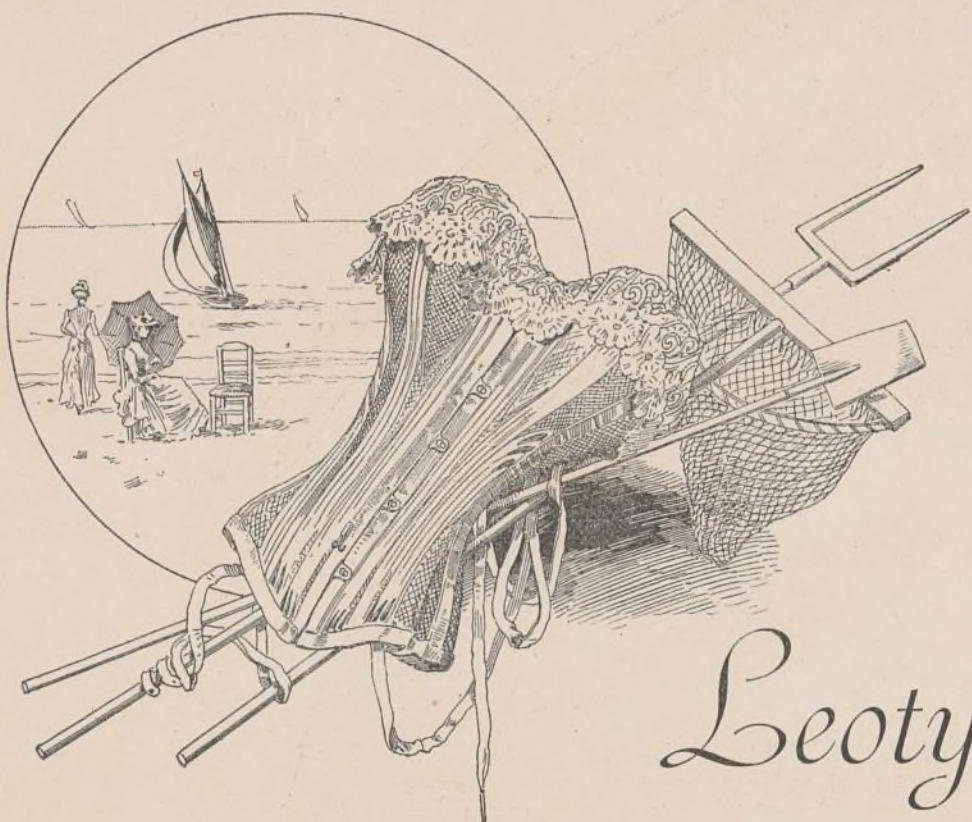


Couturier

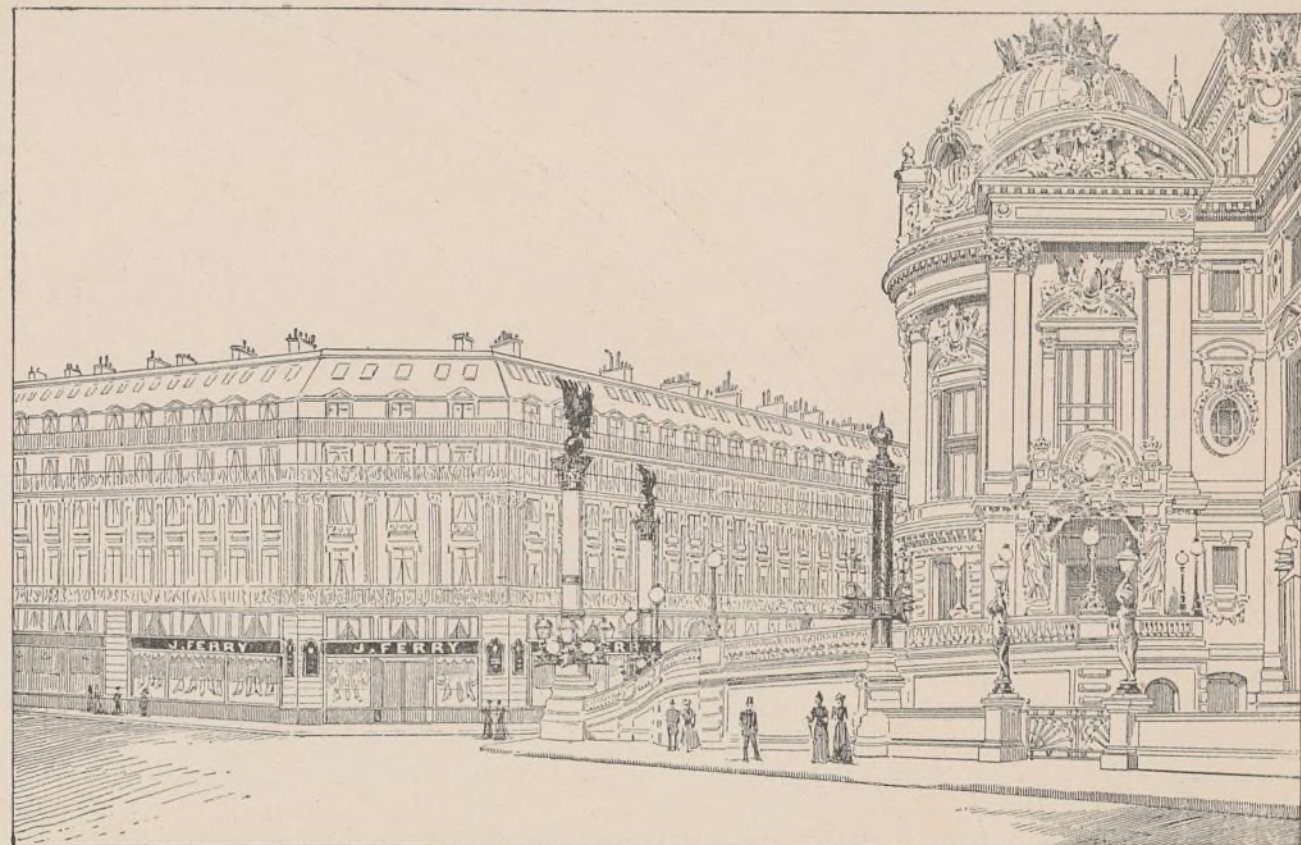
REDFERN
242 RUE DE RIVOLI
PARIS



NOUVEAUX MAGASINS DE AULD REEKIE, RUE DES CAPUCINES



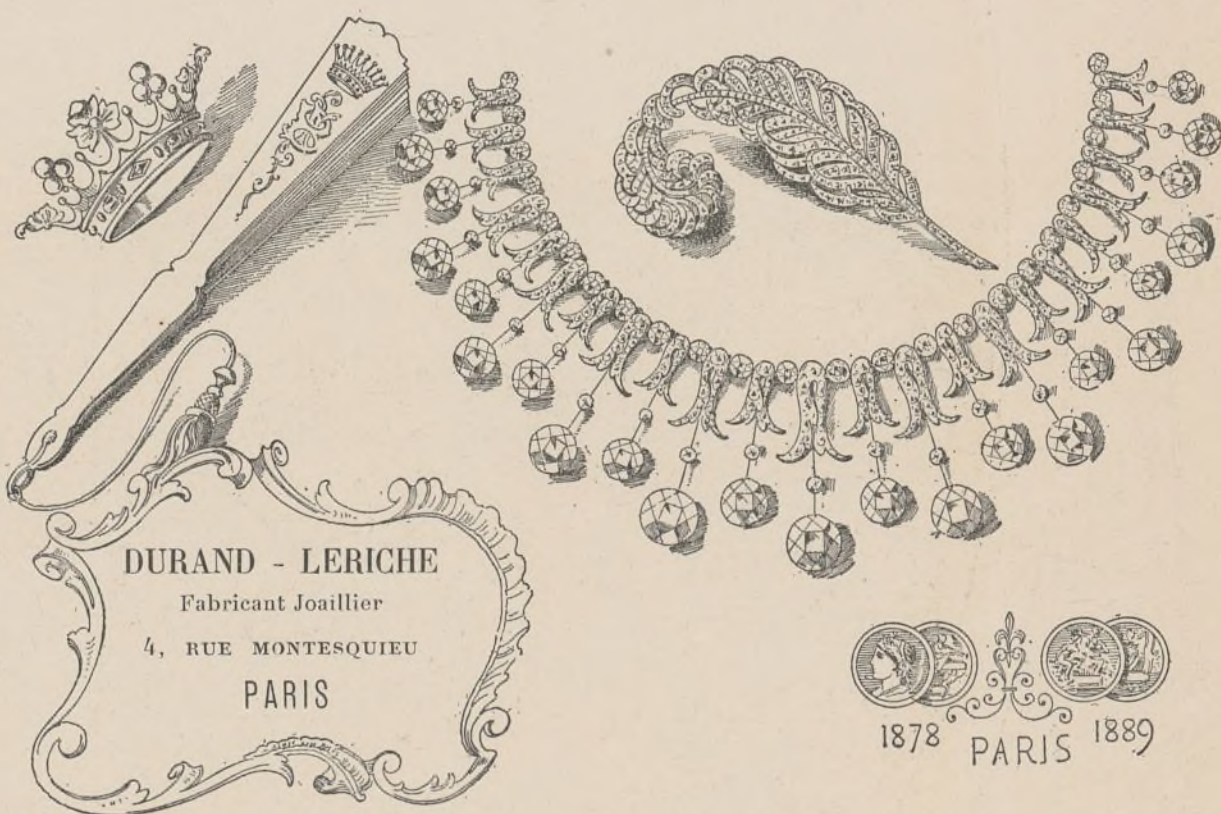
Leoty



CHAUSSURE FERRY. — 11, rue Scribe et 2, rue Auber.

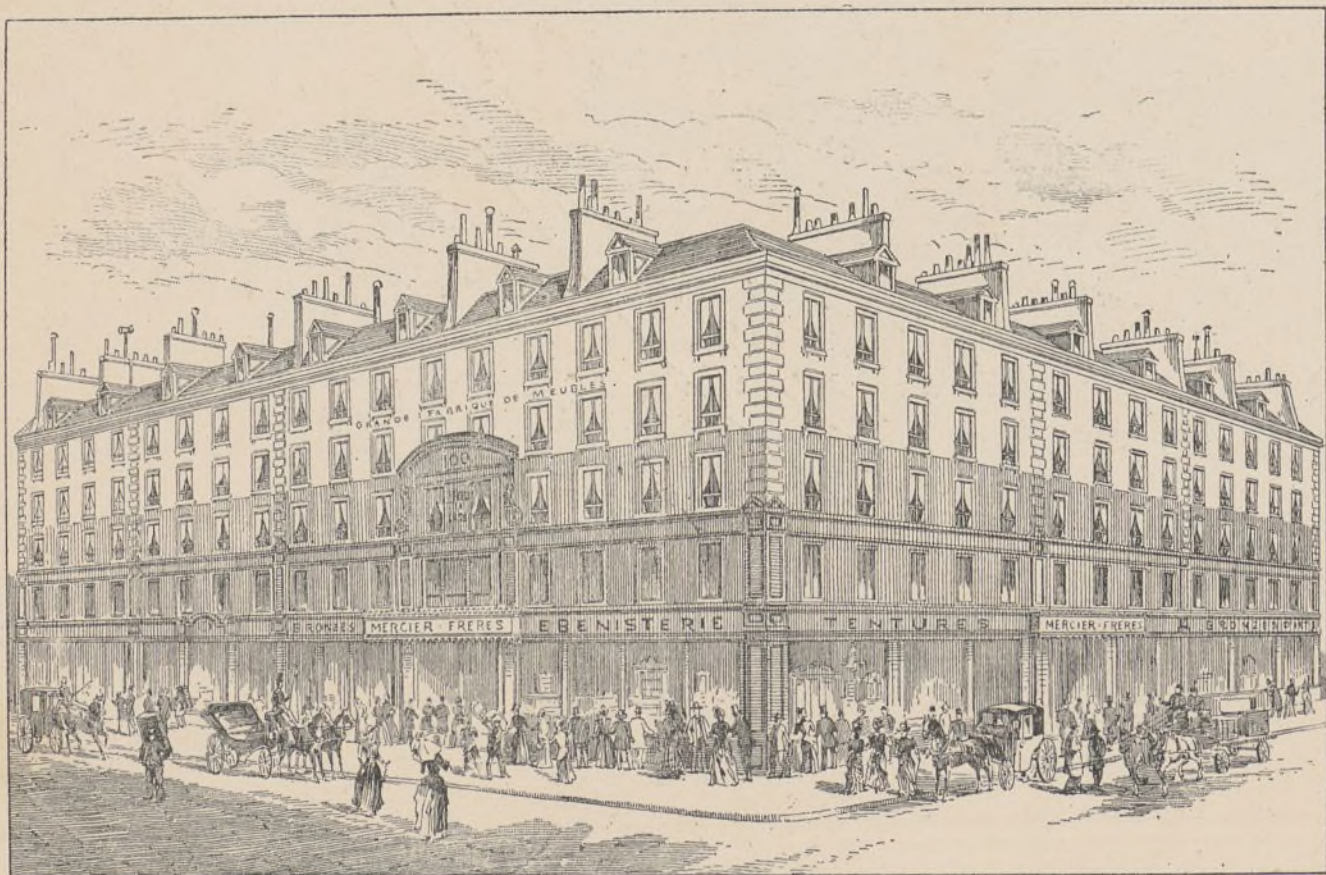


A. GUINARD & C^e, ARMURIERS. — 8, avenue de l'Opéra.



DURAND - LERICHE
Fabricant Joaillier
4, RUE MONTESQUIEU
PARIS

1878 PARIS 1889



AMEUBLEMENTS. — MERCIER FRÈRES, 100, faubourg Saint-Antoine. — Paris



Magasins de vente de l'EAU DE BOTOT, 17, rue de la Paix.

ENCRE DE CH. LORILLEUX ET C^e.

1^{re} MARQUE



Ayuntamiento de Madrid

PASSAGE JOUFFROY — PARIS

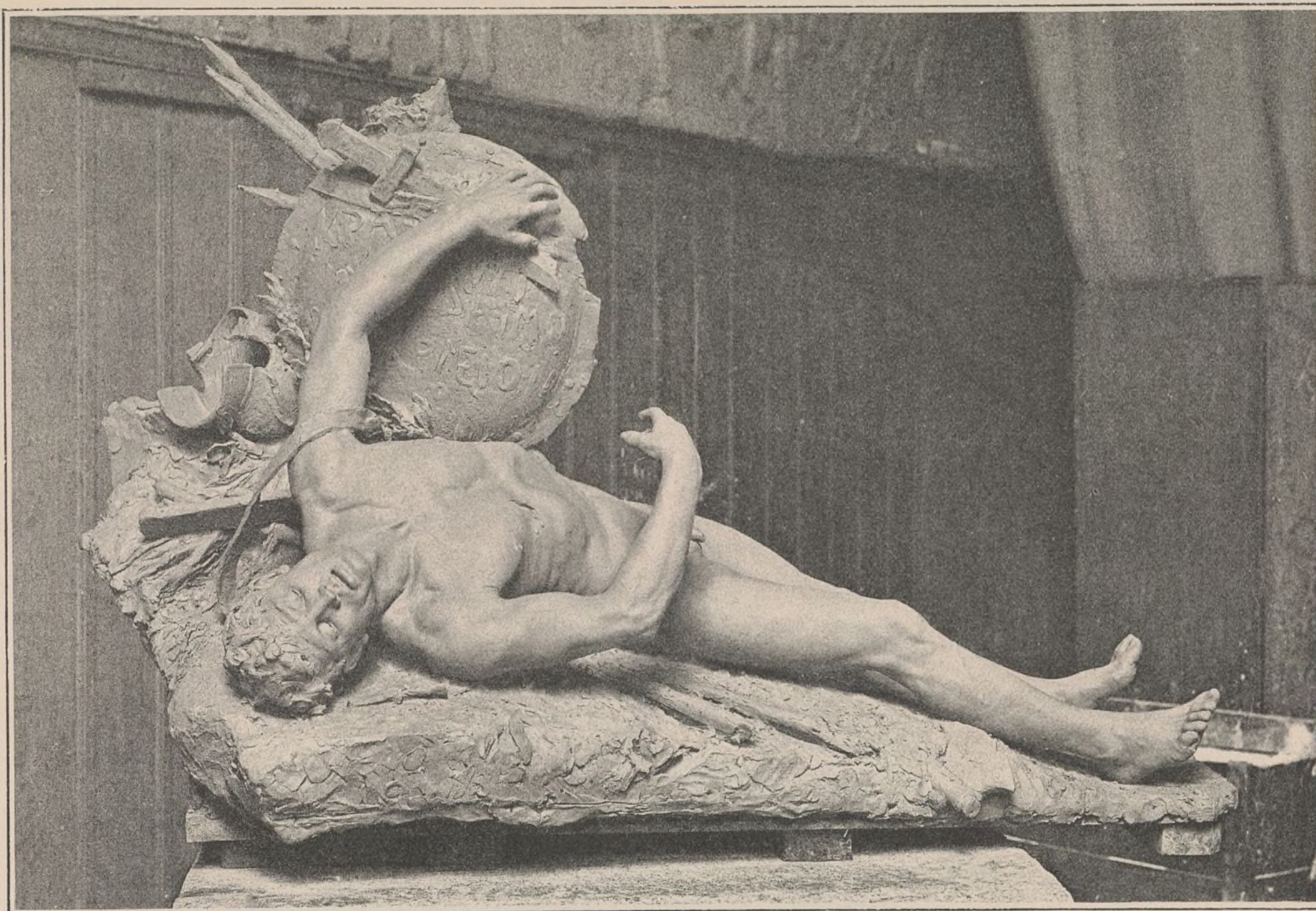
1^{re} MARQUE



PAPETERIES DU MARAIS.

FIGARO ILLUSTRÉ

Août 1890



LE SPARTIATE OTHRYADAS, PAR M. P.-J.-B. GASQ.
Premier grand-prix de Rome (Sculpture).



LE RENIEMENT DE SAINT PIERRE, PAR M. DEVAMBEZ.
Premier grand-prix de Rome (Peinture).

Ayuntamiento de Madrid

SOMMAIRE

FAC-SIMILE DE TABLEAUX HORS TEXTE

Courses landaises, par ALBERT LYNCH.

Pendant la fenaison, par PIERRE BILLET.

Les Premiers Grands-Prix de Rome. — *M. Gasq* (sculpture), *M. Devambez* (peinture).

Tout-Paris. — S. A. R. *Madame la Princesse Marguerite d'Orléans*, d'après une photographie de CHALOT.

Le Mois parisien, par LA GRAND'VILLE.

Le Pic, nouveau jeu de plage, par GEORGES LAUN.

Les Livres.

Jacinthe, par THIÉBAULT-SISSON;

Illustrations en couleurs de A.-F. GORGUET.

L'Écarteur de Bénaruc, par JEAN RAMEAU;

Illustrations en couleurs de ALBERT LYNCH.

Les Étoiles filantes, par CAMILLE FLAMMARION;

Illustrations de FÉLICIEN DE MYRBACH.

L'Angoisse, par CAMILLE DEBANS;

Illustrations en couleurs de REJCHAN.

Potiron, scènes de la vie de caserne, par GEORGES COURTELIN;

Illustrations de STEINLEN.

COUVERTURE : *Sur la plage*, par ALBERT AUBLET.

TOUT-PARIS



S. A. R. MADAME LA PRINCESSE MARGUERITE D'ORLÉANS

D'après une photographie de Chalot.

La princesse Marguerite d'Orléans, dont nous donnons le portrait dans ce numéro, est la plus jeune des filles du duc et de la duchesse de Chartres.

Elle est née à Ham-Commoes, près Richmond, le 25 janvier 1869, elle a par conséquent vingt et un ans, le même âge que son fiancé le duc d'Orléans, fils aîné de M. le comte de Paris.

Grande, élancée, les cheveux blonds très ondulés, les yeux bleus, la parole claire et nette, la physionomie pleine de douceur

et de calme, la princesse Marguerite, par les charmes de sa personne, comme par les qualités de son esprit et de son cœur, a conquis, dès son apparition dans le monde parisien, les sympathies les plus profondes et les plus respectueuses. On se rappelle encore l'émotion qu'elle a ressentie quand elle a appris l'arrestation et la condamnation de son fiancé, et quand, les mains pleines de gerbes de roses, elle allait, tout en pleurs, le visiter dans sa prison de la Conciergerie ou de Clairvaux.

Tel est la future duchesse d'Orléans. Sa sœur aînée a épousé,

en 1885, le prince Valdemar de Danemark, devenant, par ce mariage, la belle-sœur de la princesse de Galles, du roi de Grèce, de l'impératrice de Russie et de la princesse Thyra, duchesse de Cumberland.

Le prince Henri, frère aîné de la princesse Marguerite, voyage, en ce moment, dans les Indes. Il est dans sa vingt-troisième année. Quant à son plus jeune frère, le prince Jean, il est âgé de seize ans.

La princesse Marguerite habite, avec le duc et la duchesse de Chartres, le bel hôtel de la rue Jean-Goujon.

G. C.

Le Mois Parisien

Un Mois matrimonial. — Villégiatures et yachting. — La collection Richard Wallace. — Les prix de Rome. — Le « Reniement de saint Pierre », d'Armand Devambez. — « L'Othryadas expirant », de M. Gasq. — Les concours du Conservatoire. — De la Flûte comme moyen thérapeutique. — La dépopulation. — L'Ordre du Mérite familial.

Août 1890.

Le mois écoulé a été remarquablement matrimonial.

Le clergé select, et spécialement les Pères passionnistes n'ont pas cessé d'être sur les dents, tout en prodiguant les bénédictions et les harangues attendries.

Les grands mariages ont été innombrables et les chroniqueurs mondains ont trempé leurs plumes dans tous les arcs-en-ciel et dans toutes les voies lactées pour célébrer l'union de M. Paul Lebaudy avec mademoiselle Clotilde Murat, de M. le comte de Castellane avec mademoiselle de Pitray, de M. de Navailles avec mademoiselle Canrobert, de M. de Puymaigre avec mademoiselle d'Harcourt, de M. de Chatillon avec mademoiselle de Latourrette, du comte d'Auteroche avec mademoiselle du Fleury et vingt autres fêtes de la bijouterie, des chiffons et de l'amour.

La question du voyage de noces a été de nouveau très discutée. Beaucoup de jeunes mariés sont restés à Paris, où l'on a ses aises et où l'on est tranquille quand on le désire.

Pour qui veut s'isoler, Paris est une thébaïde. Les « Voyages autour de ma chambre » et le « Spectacle dans un fauteuil » suffisent à charmer les heures charmantes de la lune de miel. S'il en résulte un peu de monotonie, on échappe du moins au secouement enfumé des locomotives, aux hasards des lits d'auberge, à la sollicitude intéressée des hôteliers et à l'importunité des rencontres.

Les soirées de villégiature sont nombreuses. La princesse Mathilde à Saint-Gratien, la baronne de Rothschild au Vaux-de-Cernay, la duchesse d'Uzès à Bonnelles, la duchesse de Luynes à Dampierre donnent l'exemple d'une hospitalité exquise et somptueuse.

D'ailleurs, l'envolée vers les plages et vers les stations balnéaires continue et le yachting bat son plein.

Steam-yachts, goëlettes, bateaux de plaisance, sillonnent l'Océan, les fleuves et les canaux.

Nos millionnaires s'embarquent avec joie, dans la douce tiédeur des matins ensoleillés que rafraîchit la brise de mer ou l'haléine des rivières ombragées de saules.

La fantaisie seule les guide. Un caprice les fait changer de route et l'amour fredonne gaiement :

Dites, la jeune belle,
Où voulez-vous aller?...
✽

Un deuil douloureux a attristé le mois de juillet : la mort de sir Richard Wallace.

Ce grand seigneur, ami des humbles, qui a fait de son immense fortune un si admirable usage, n'eut jamais un détracteur, et il est parti au milieu des respectueux regrets des deux peuples.

Malade depuis dix ans, il avait néanmoins conservé son culte pour les arts et il préparait le catalogue de sa merveilleuse collection de tableaux, de meubles et de bibelots anciens quand la mort l'a frappé.

Cette collection, commencée par son grand-père, continuée par son père le marquis d'Hertford et par lui, pendant un demi-siècle, est d'une incroyable richesse.

Tout le monde a pu la visiter à Arfort-House, car sir Richard Wallace en avait fait une sorte de collection publique qu'il ouvrait à la foule un jour par semaine.

Elle comprend dix-sept Meissonier, douze Eugène Delacroix, des Proudhon, des Watteau, des Boucher, des Van Dyck, des Velazquez, trente Greuze, quarante Guardi, des Terburg, beaucoup de Decamps, le tout provenant des grandes collections européennes, de la collection Nieuwerkerke, de la collection San Donato, de la vente du cardinal Fesch, de la vente Pourtalès, etc.

Les Grainsborough, les Reynolds, dont le Louvre ne possède aucun spécimen, abondent dans la galerie de sir Richard Wallace.

Ses objets d'art sont de premier ordre. Meubles précieux, bois sculptés, peints et dorés, pendules, émaux, faïences historiques, vases de Sèvres, figurent à Arfort-House par centaines et par milliers.

Cette collection ne sera pas dispersée. Sans la Commune, la France en eût gardé la moitié, et on se souvient du féérique amoncellement de merveilles accumulées, sous l'Empire, dans les appartements de la rue Laffitte.

Tous ceux qui ont connu sir Richard Wallace reverront longtemps sa haute silhouette élégante d'anglais brun, au geste noble, au sourire aimable, au regard spirituel et fin.

✽

Les concours pour les prix de Rome et les concours du Conservatoire ont amené les mêmes triomphes, les mêmes déceptions, les mêmes protestations et les mêmes critiques que les années précédentes. Le sujet du concours de peinture était essentiellement psychologique.

Il s'agit du *Reniement de saint Pierre*.

Comment faire comprendre que saint Pierre dit à la servante qui l'interroge et lui demande s'il connaît le Christ : « Je ne connais pas cet homme ». Il ferait le même geste si la servante lui demandait : « Faut-il vous servir à dîner ? » et s'il lui répondait : « Non, merci. Je n'ai pas faim ».

Ce sujet ne peut se sauver que par le pittoresque des détails.

David Teniers l'a traité, ainsi que le Caravage, Van Dyck, le Guerchin et quelques autres ; mais malgré ces illustres exemples, il n'est pas des plus tentants.

L'un des concurrents de cette année, M. Armand Devambez, l'a traité avec un talent original et ingénieux. Le groupement des personnages autour du foyer dont la flamme les éclaire, donne lieu à des effets de lumière que le peintre a rendus habilement, d'une façon pittoresque. Nous pensons être agréables à nos lecteurs en leur donnant, dans ce numéro, le fac-simile de cette œuvre, qui a obtenu le grand-prix, et qui mérite certainement cette distinction.

Le sujet du concours de sculpture, où M. Gasq a remporté le premier prix, est un épisode de la lutte entre les Lacédémoniens et les Argiens, qui se disputaient la possession de la ville de Thyre. On convint de nommer, de part et d'autre, trois cents guerriers dont le combat terminerait le différend. Ils périrent tous, à l'exception de deux Argiens, qui, se croyant assurés de la victoire, en portèrent la nouvelle aux magistrats d'Argos. Cependant, le Spartiate Othryadas respirait encore. Malgré des blessures mortelles, il eut assez de forces pour dresser un trophée sur le champ de bataille et, avant de mourir, il y traça de son sang ces mots : « Les Lacédémoniens, vainqueurs des Argiens. »

M. Gasq a traité ce sujet d'une façon simple et poignante. Othryadas est représenté expirant, étendu sur le dos et désignant d'un geste suprême le trophée qu'il vient de dresser. Élève de Falguière, M. Gasq est doué d'un talent fait de vigueur et de grâce. Son œuvre a produit une vive impression sur le public et sur la critique.

Pour le concours en médailles, le jury avait choisi un singulier sujet : « Œdipe, peu après sa naissance, suspendu par les pieds sur le mont Cithéron, et détaché par Phorbas, berger de Polybé, roi de Corinthe ». J'aime à croire que les graveurs en médailles ont opéré de chic et n'ont suspendu, comme modèle, aucun jeune enfant par les pieds. Ce mode de suspension est, en effet, absolument contraire à l'hygiène du premier âge.

Je glisserai sur les concours du Conservatoire où, comme toujours, madame Cardinal a protesté contre « la partialité du jury » et qui, d'ailleurs, ne paraissent avoir révélé d'artistes de premier ordre ni pour la déclamation, ni pour la musique. Quant aux concours de piano, de harpe et de petite flûte, ce sont, pour les auditeurs, des supplices dont la férocité dépasse celle des tortures japonaises. Un médecin anglais préconise en ce moment le traitement d'une foule de maladies par l'usage de la flûte et du flageolet, mais il ne dit pas qu'il faille, pour améliorer sa santé, entendre trente fois de suite le même morceau.

Ce traitement serait insupportable, même pour M. Brown-Sequard, qui a cependant l'esprit ouvert aux nouveautés les plus hardies.

✽

L'usage de la flûte et les découvertes de M. Brown-Sequard arrêteront-ils la dépopulation, à propos de laquelle on vient encore de jeter le cri d'alarme au sein de l'Académie de médecine ?

Nous sommes parvenus, d'après MM. Rouanet et Lagneau, à l'extrême limite où le chiffre des naissances est sur le point d'être inférieur à celui des décès.

On propose, pour remédier au mal, des solutions diverses : la recherche de la paternité, la simplification des formalités du mariage, l'impôt sur les célibataires, la réduction du service militaire, etc.

Peut-être, étant donné le goût des français pour les décorations, goût qui s'est encore si violemment affirmé le 14 juillet

pourrait-on pousser notre race à se propager en créant un ordre du mérite familial.

Les pères de trois enfants en seraient décorés et le porteraient à la boutonnière.

A cinq enfants, on aurait la rosette.

A sept, on porterait la décoration au cou.

Au-dessus de sept, en sautoir.

A dix enfants, l'Etat donnerait au père de famille une superbe plaque.

Le choix de la couleur du ruban importe peu, à la seule condition d'éviter le jaune.

Qu'on ne sourie pas : l'Ordre du Mérite Paternel serait un excitant de premier ordre. La Rochefoucauld n'a-t-il pas constaté que l'amour-propre est le mobile de toutes les actions humaines ?

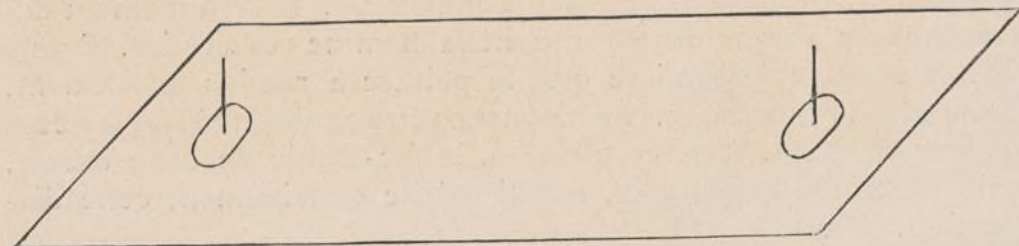
LA GRAND'VILLE.

NOUVEAU JEU DE PLAGE

LE PIC

LE *Pic* se joue entre deux personnes. Chacune d'elles est munie d'un bâton, fort et solide, long de 1^m 20 environ et pointu à l'une de ses extrémités ; ce bâton porte le nom de *Pic*.

Les joueurs se placent sur la plage, dans un endroit bien découvert, à une trentaine de mètres l'un de l'autre et tracent chacun un cercle de 2 mètres de diamètre aux points où ils se trouvent.



A un signal donné, chaque joueur enfonce son pic dans le sable et à l'intérieur du cercle ; il va ensuite en courant vers le pic de l'adversaire, le dé plante et le lance le plus loin possible, dans une direction quelconque, en ayant soin d'opérer ce lancement, les deux pieds étant dans l'intérieur du cercle.

Chaque joueur va, ensuite, en courant, reprendre son pic, pour le repiquer dans son cercle.

Et l'exercice continue toujours de même.

En résumé, on doit accomplir successivement les opérations suivantes :

- 1° Enfoncer son pic dans son cercle ;
- 2° Dépiquer celui de l'adversaire ;
- 3° Le projeter en l'air aussi loin qu'on le peut ;
- 4° Aller reprendre son pic ;
- 5° Le repiquer comme primitivement.

Le gagnant est celui qui parvient, après avoir planté son pic, à occuper le cercle de l'adversaire avant que celui-ci ne soit revenu pour piquer le sien.

Ce jeu exige de la vivacité et du coup d'œil, de la force et de l'adresse ; on doit, en effet, planter le pic dans le sable le plus profondément qu'on peut afin que l'adversaire ait plus de peine à l'en retirer ; il faut le lancer à la plus grande distance possible, ce qui exige un mélange de force et d'adresse ; il est nécessaire d'effectuer les trajets en courant avec rapidité ; il est indispensable enfin de bien se rendre compte de l'endroit où l'adversaire lance le pic ; ce qui demande du coup d'œil. Aussi croyons-nous le pic appelé à prendre sa place parmi les jeux de sport les plus en honneur, comme réalisant la plus grande partie des conditions attachées à ces genres d'exercices.

On peut aussi jouer au Pic un nombre quelconque de personnes et, dans ce cas, on se partage en deux partis égaux, et on joue deux à deux, l'un d'un camp contre un de l'autre camp, suivant les règles précédentes. Le parti gagnant est, les coups terminés, celui qui compte le plus grand nombre de vainqueurs. On peut encore y jouer, chacun pour soi, à la façon des matchs ordinaires, mais, dans ce cas, la partie offre l'inconvénient d'être un peu longue.

GEORGES LAUN.

LES LIVRES

La jeune école fin-de-siècle, qui cultive le roman purement psychologique, se pique de connaître à fond le cœur humain et s'efforce de passionner le lecteur en analysant à son intention des sentiments, des impressions, des émotions et, en général, tout ce qui se passe ou pourrait, à la rigueur, se passer dans les âmes. La vie naturelle joue un si faible rôle dans leurs œuvres que c'est à peine s'il leur paraît utile de donner un corps à leurs héros et à leurs héroïnes.

Cette école a pu trouver des partisans, mais leur nombre en est restreint, et la très grande majorité du public préfère à ces études

contemplatives, fatigantes, ingrates et ténébreuses, les drames de la vie réelle, les événements vraisemblables où l'humanité se manifeste avec ses vertus et ses vices, où le corps et l'âme des personnages entrent en jeu par l'imagination du romancier.

Dans le mois écoulé, peu fertile en productions littéraires, plusieurs volumes ont paru dont le succès a été très grand et qui indiquent, d'une façon éclatante, combien le goût public préfère, au roman d'analyse pure, le roman d'action et de mœurs.

Je citerai, en première ligne, le nouveau volume de Georges Ohnet publié à la librairie Ollendorff avec de jolies illustrations d'Emile Bayard. *L'Âme de Pierre* repose sur une idée fort ingénieuse et réunit, comme composition dramatique, les rares qualités de mouvement, d'élégance et d'intérêt qui ont fait de l'auteur du « Maître de Forges » un des maîtres du roman français.

La rentrée en littérature du poète des « Chants du Soldat » s'est faite avec un livre charmant et audacieux, qui a pour titre *Une Histoire d'Amour*. Il n'appartient à aucune école assurément, le roman de M. Paul Déroulède. L'écrivain a donné libre cours à sa nature d'artiste ; il a écrit, comme il la concevait, une histoire d'amour pleine de péripéties aventureuses. Le livre est curieux et la lecture en est des plus attachantes.

M. Edouard Cadol, l'auteur de ce chef-d'œuvre intitulé « Les Inutiles », vient de faire paraître un roman d'aventures, *André Laroche*. Sans analyser la fable du livre, dont les scènes se succèdent rapides et saisissantes, disons qu'il s'agit d'un certain baron de Maxens, très gueux, qui tue son ami, André Laroche, très riche, pour lui prendre son état-civil d'abord, sa fortune et sa fiancée ensuite. Mais la victime, mal assassinée, reparait à temps pour démasquer le criminel. Visiblement inspiré d'un procès anglais retentissant, le roman d'Edouard Cadol est d'un intérêt passionnant.

L'*Yvonne* de M. Edouard Delpit mérite les mêmes éloges et sera, j'en suis convaincu, fort bien accueilli des lectrices que le charmant écrivain a su s'attacher. C'est une histoire bretonne très émouvante et dont l'intérêt, qualité rare, se soutient avec une égale intensité de la première à la dernière ligne. Des peintures charmantes, des caractères fort bien dépeints, des sentiments élevés, tels sont les éléments de succès de ce livre qui fait songer à la manière d'Octave Feuillet.

Pour terminer cette petite revue des livres du mois, je signalerai encore, sans pourtant en recommander la lecture aux jeunes filles, car il est parfois assez leste, un volume de nouvelles intitulé *Fleur de Jade* et que M^{me} Lydie Paschkoff vient de faire paraître. Ces nouvelles, par leur exotisme et leur forme originale, plairont aux gourmets.

R. M.



Nous avons négligé de dire dans notre dernier numéro que la toilette qui a servi à M. Edelfelt à habiller sa canotière, qui figure si crânement sur la couverture du numéro de Juillet, avait été obligeamment communiquée à l'artiste par la maison d'habillement spécial « Le Yacht », place du Théâtre-Français.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

Abonnements sur tout le Réseau.

La Compagnie des Chemins de fer de l'Ouest fait délivrer, sur tout son réseau, des cartes d'abonnement nominatives et personnelles, en 1^{re}, 2^e et 3^e classe.

Ces cartes donnent droit à l'abonné de s'arrêter à toutes les stations comprises dans le parcours indiqué sur sa carte et de prendre tous les trains comportant des voitures de la classe pour laquelle l'abonnement a été souscrit. Les prix sont calculés d'après la distance kilométrique parcourue.

La durée de ces abonnements est de trois mois, de six mois ou d'une année. — Ces abonnements partent du 1^{er} et du 15 de chaque mois.

Billets d'Aller et Retour à prix réduits.

La Compagnie des Chemins de fer de l'Ouest délivre, de Paris à toutes les gares de son réseau situées au delà de Mantes, Rambouillet, Houdan et Gisors, des billets d'aller et retour comportant une réduction de 25 0/0. La durée de validité de ces billets est fixée ainsi qu'il suit :

Jusqu'à 75 kilomètres inclus, 1 jour ; de 76 à 125, 2 jours ; de 126 à 250, 3 jours ; de 251 à 500, 4 jours ; au-dessus de 500, 5 jours.

Les délais indiqués ci dessus ne comprennent pas les dimanches et jours de fête ; la durée des billets est augmentée en conséquence.

ABONNEMENTS AU FIGARO ILLUSTRÉ

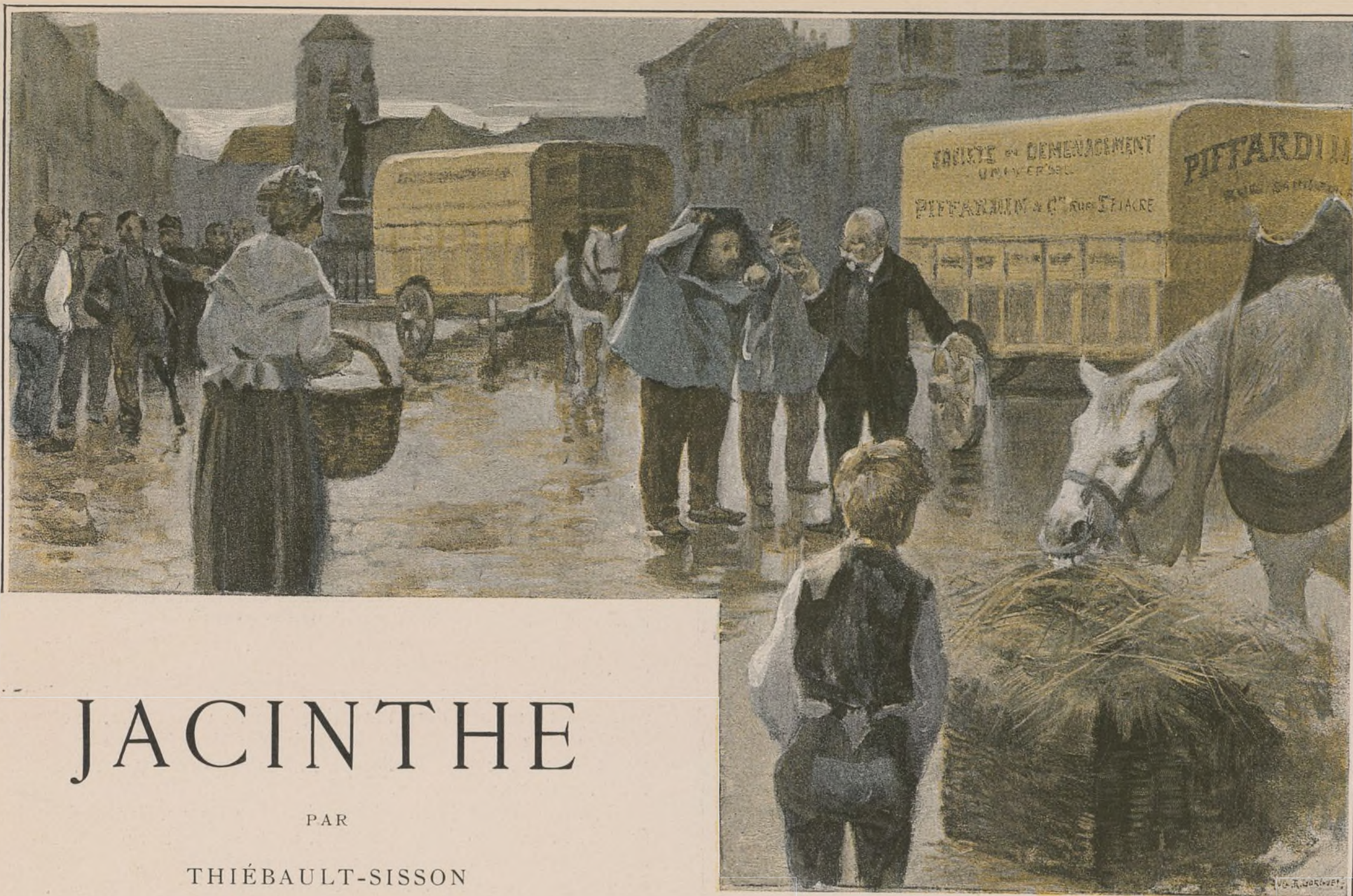
PARIS ET DÉPARTEMENTS : UN AN, 36 FR. — SIX MOIS, 18 FR. 50.
ÉTRANGER, *Union postale* : UN AN, 42 FR. — SIX MOIS, 21 FR. 50.

Les demandes d'abonnements, accompagnées de leur montant en mandats postaux ou valeurs à vue sur Paris, peuvent être adressées indifféremment à l'Administrateur du *Figaro*, 26, rue Drouot, ou à M. G. HAZARD, 8, rue Paul-Lelong (Messageries du *Figaro*.)

L'Éditeur-Gérant : RENÉ VALADON.

GUSTAVE HAZARD, concessionnaire de la vente, aux *Messageries du Figaro*, 8, rue Paul-Lelong.

Imprimerie chromotypographique Boussod, Valadon et C^{ie}, Asnières.



JACINTHE

PAR

THIÉBAULT-SISSON

C'ÉTAIT l'année de mes quinze ans, fit Michaud : j'étais blond et joufflu, riant toujours, et je faisais ma troisième au petit collège de Villevieille, où mon père était juge d'instruction.

Un soir de printemps que je flânaï, au sortir de la classe, et que je traversais lentement, pour rentrer, la place des Minimes qui sépare l'église du collège, j'aperçus, au coin de la rue du Chênevis et de la place, un remue-ménage extraordinaire.

Devant une maison de pierres de taille, — chose rare pour le pays, où les constructions sont de bois et torchis, — stationnaient deux énormes voitures peintes en jaune. On y lisait, en grosses lettres noires : *Société de déménagement universel, Piffardin et Cie, rue Saint-Fiacre*.

Les chevaux, débridés et dételés, happaient avec lenteur quelques brins d'une botte de foin éparpillée devant eux et les broyaient languissamment de leurs dents jaunes. Sur le trottoir en briques rouges, un vieux monsieur tout en noir, très grand, très fort, très correct, le visage coupé de moustaches blanches dont les extrémités, bien cirées, finissaient en pointe très fine, donnait des ordres, pour le déchargement des wagons, à des ouvriers de la ville, qui enlevaient lestement leur blouse bleue ; et de l'autre côté de la rue, sur la place, une foule amassée, trente personnes au moins, commentait à mi-voix l'événement.

Je reconnus là, côte à côte, le menuisier Baveron, un ancien sapeur de la garde, noir et poilu comme une taupe ; Ernest, le portier de l'hôpital, un gros roux à calotte de velours noir, et tout près d'eux le père Canard, un ivrogne, toujours entre deux vins, qui profitait de ce qu'il avait perdu une jambe au service pour mendier et se souler tour à tour.

« A qui donc que c'est, tout ça ? interrogeait le portier de l'hôpital. C'est-il des gens de Paris qui nous viennent ? »

— C'est le frère de M. Lecoq qui emménage, un ancien capitaine, à ce qu'on dit, fit Baveron en retirant du coin de sa bouche son brûle-gueule et en projetant sur la chaussée, droit devant lui, un formidable jet de salive.

— Tiens ! tiens ! reprit l'autre ; encore un qui ne se fera pas de mauvais sang. Une belle boîte comme celle-là et vingt-cinq mille francs de rentes à manger ! ça vaut la peine d'hériter.

— Je te crois ! lâcha sourdement le père Canard, en faisant sonner avec force, sur la bordure de pierre du trottoir, le pilon de sa jambe de bois cerclé de fer. Et dire que sans ce moineau-là j'héritais !

— Tu étais donc son parent, à M. Lecoq ?

— Pour sûr ; même que j'étais son cousin, son vrai cousin, né d'une sœur à sa mère. Crois-tu que ce vieux rapiat ne m'a pas seulement laissé un souvenir, pas même une pièce de cent francs pour lui porter son deuil ? Ah ! si je tenais cet argent-là ! »

Baveron éclata de rire et, tapant sur le dos de Canard, il lui dit : « Tu le boirais tout de suite, vieux poivrot. »

La place des Minimes est très longue. Elle est ornée, au milieu, d'une statue qu'on montre avec orgueil, dans Villevieille,

aux étrangers de passage, la statue d'un vieux bonhomme nu-tête, avec un gros toupet sur le front et des favoris carrés d'homme de loi. C'est Barbé-Putois, qui fut ministre de l'intérieur sous Louis-Philippe. Sa main gauche froisse un rouleau de papiers, sa main droite, étendue, foudroie des ennemis invisibles.

Quand on sort du collège, qu'on y rentre, on joue à chat perché sur la grille qui protège le socle, et le nez de Barbé-Putois sert de cible aux balistes en caoutchouc, aux pois secs des sarbacanes, parfois même aux cailloux irrévérencieux de la jeunesse.

Or, le lendemain de l'événement, huit ou dix galopins, dont moi-même, faisais d'une heure et demie à deux heures, aux pieds de l'homme de bronze, une partie de colin-maillard si furieuse que la notion du temps nous échappa.

Un bandeau sur les yeux, mais un bandeau si solidement amarré qu'avec la meilleure volonté du monde il m'était impossible de tricher, je me lançais dans toutes les directions en casse-cou, tandis que les camarades se fichaient de moi et chantaient d'une voix trainante les trois notes du refrain monotone : « *Colin-Maillard, cherche ta vie ! Colin-Maillard, cherche ta vie !* »

Tout à coup, avec un bruit sourd, la grande porte du collège se ferma : « *Deux heures cinq !* » glapit Mahureau.

Le charme, instantanément, fut rompu. Courant désespérément à la grille sur le soubassement de laquelle ils avaient posé leurs cahiers, les camarades s'enfuirent en un vol de moineaux effarés. Déjà, sous la voûte lointaine du concierge, les lâcheurs s'étaient engouffrés que je travaillais encore à dénouer, sur mon occiput échevelé, le bandeau qui me comprimait les tempes et me coupait littéralement les oreilles.

La chose faite, en un furieux temps de galop, je pris ma course et me ruai, tête baissée, dans la direction du collège ; mais au beau milieu de la place un corps dur m'arrêta, un choc brusque suivit, et je roulai par terre comme une masse.

Un quart d'heure après, je repris possession de moi-même sur un vaste fauteuil, dans une cour dallée, près d'une pompe.

Sur mon visage meurtri, une vieille bonne tamponnait des compresses d'eau salée. Une fillette devant moi, toute mignonne, et qui portait huit ans tout au plus, crispait ses petits doigts sur la manche d'un gros monsieur tout en noir, le monsieur à moustaches blanches de la veille, pleurait à chaudes larmes et frissonnait parfois, toute secouée d'interminables sanglots.

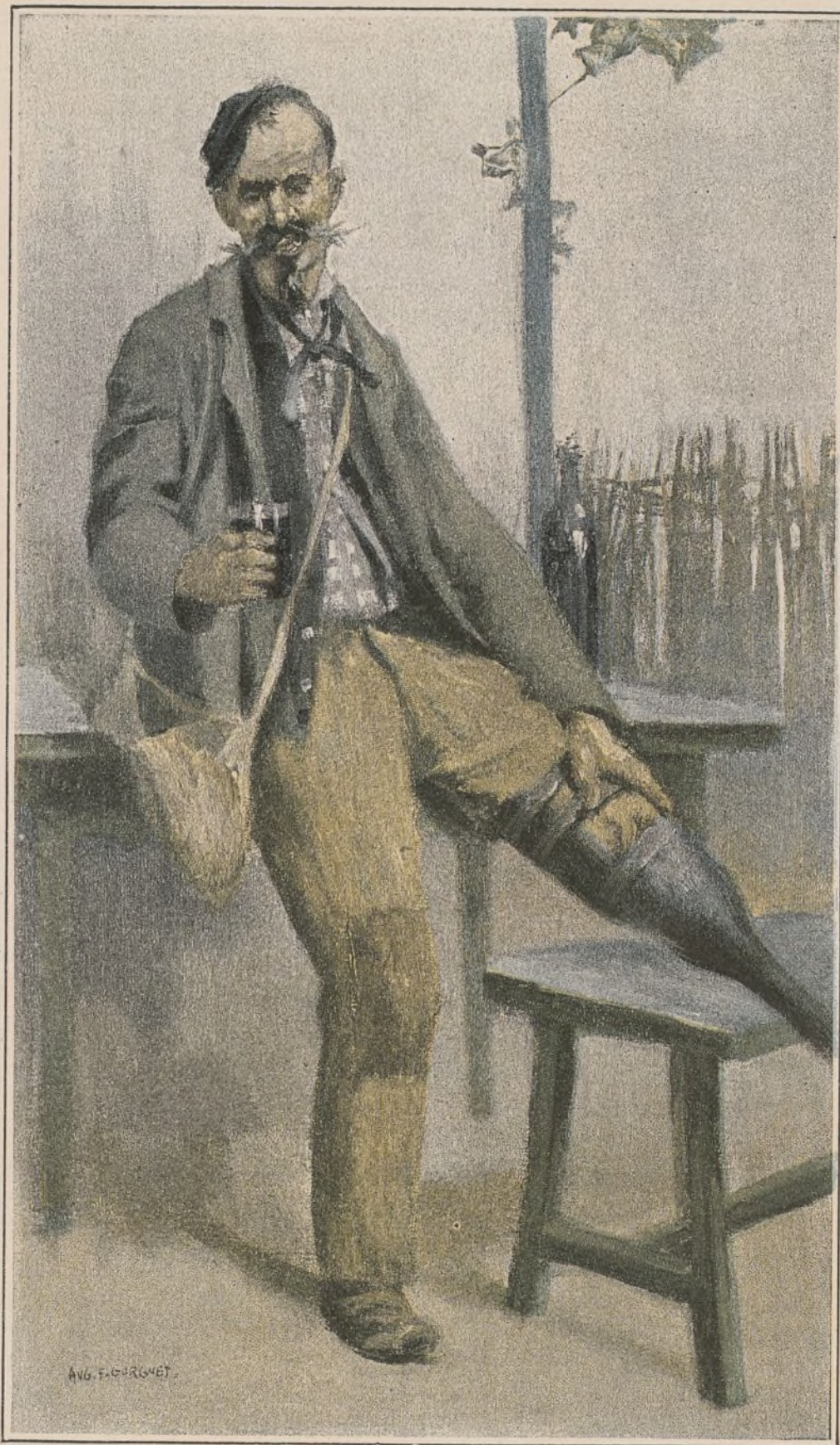
Le vieux monsieur, gauchement, la calmait, passait dans ses épais cheveux noirs une grosse main rougeaude, ombrée de poils, et lui disait d'une voix rude, qu'il s'efforçait en vain d'attendrir : « Jacinthe, ma petite Jacinthe, nom d'un petit bonhomme, ne pleure pas ! » Et Jacinthe sanglotait de plus belle.

Tout cela me paraissait très étrange : quel drôle de nom, Jacinthe ! Et pourquoi diable étais-je là ?

Tout à coup, la mémoire me revint. En courant j'avais bousculé la fillette et je l'avais détériorée au passage ; moi de même, car je ressentais sous l'œil droit une si vive douleur que j'avais toutes les peines du monde à ne pas pleurer, comme elle.

Ah ! ce que j'aurais voulu être au collège ! J'aurais donné toutes mes billes, tous mes livres d'étrennes, jusqu'aux vingt-huit francs de mon livret de caisse d'épargne, pour être en classe là-bas, avec les autres, et m'entendre crier par M. Pin : « Michaud ! cent vers de Virgile ! mot à mot, analyse des verbes ! »

Et la petite sanglotait toujours. — Ça me fendait l'âme. Dans un élan instinctif, je me levai, je courus à elle, et je lui dis : « Je vous ai fait mal, mademoiselle, vraiment mal : mais si vous



saviez ce que ça me fâche ! Je ne suis qu'un serin, voyez-vous, un grand serin. Voudrez-vous me pardonner ? Dites ! »

Elle cessa de pleurer, fixa sur moi ses yeux noirs et, voyant ma tête bouleversée, me tendit la main gentiment. Puis, la retirant pour se tâter la tête que déformait visiblement une grosse bosse, elle ajouta en souriant : « C'est égal, vous avez la tête rudement dure ! »

La sienne aussi l'était. Dans les quinze jours qui suivirent, ma joue fortement tuméfiée passa par toutes les couleurs du prisme. Sur cette palette improvisée, le rouge et le bleu se marièrent, le vert et l'orangé, le jaune et le noir. J'étais hideux. Mahureau, qui avait une langue infernale, me décocha de si amères plaisanteries qu'un beau soir, à la sortie de la classe, je l'entrepris et, la colère décuplant mes forces, lui labourai de coups la figure, que je réduisis à l'état d'une poire blette.

J'en tirai une légitime fierté ; j'y gagnai l'admiration de tout le collège et je goûtai, pendant un bon mois, toutes les joies d'une popularité qui ne prit fin qu'à l'arrivée dans la cour des Moyens d'un petit nègre. Ses cheveux crépus, ses yeux blancs et sa face noire abolirent immédiatement tout souvenir de mon héroïque fait d'armes. — Les enfants sont oublieux, comme les hommes.

T'ai-je dit que Villevieille est place forte ? — Place forte plutôt nominale ! — En dépit de ses antiques remparts les Prussiens n'ont eu pour y entrer, en 1870, qu'à la sommité de se rendre, et elle serait depuis longtemps déclassée si elle ne commandait la route de Paris et ne faisait face à la trouée des Ardennes.

Quoi qu'il en soit, forte ou non, Villevieille est place de guerre, et partant resserrée entre d'étroites murailles. Le terrain y est si parcimonieusement ménagé que pas une maison n'a de jardin et que la Grande place ou place d'Armes et la place des

Minimes sont les seuls endroits de la ville où l'on voie du feuillage et des arbres. Il s'en suit que les amateurs de jardinage et de grand air se rattrapent hors la ville et que la zone militaire est couverte, jusqu'à mille mètres et plus, d'une multitude d'enclos, potagers ou vergers, entretenus avec un soin prodigieux.

On se pelotonne, l'hiver, au coin de l'âtre, car on est casanier dans Villevieille, et frileux, Dieu sait comme ! Mais toute la vie, le printemps venu, se réfugie dans les jardins de l'extérieur, et les journées entières s'y passent, le dimanche surtout, à émonder, à ratisser, à sarcler, à écheniller les arbustes, à greffer. La cuisine se fait en plein air. Le dessert, suivant la saison, se mange à même les plates-bandes ou les arbres, et l'on rentre, le soir venu, en chantant, par les contrescarpes ombrées ou les faubourgs étoilés de becs de gaz.

La saison du jardinage était venue. L'enclos qu'avaient loué mes parents était contigu à celui de M. Lecoq ; on se rencontra, dès les premiers jours, sur la route, et moi, voyant passer le capitaine, je le saluai timidement. Il y répondit en saluant mes parents et en m'envoyant un sourire amical. Jacinthe fit mieux encore ; elle me tendit la joue de si bonne grâce que je ne pus m'empêcher de l'embrasser, mais d'un air suffisamment protecteur pour lui faire sentir la distance qui séparait d'un élève de troisième une fillette sans conséquence comme elle.

On se rencontra de nouveau : le salut, de jour en jour plus cordial, fit place à la poignée de mains, plus intime. Bientôt un brin de causette s'y mêla ; on finit par ne plus se quitter. Le capitaine s'ennuyait à mourir dans l'inactivité de sa petite ville, et comme la mère de Jacinthe, clouée par des infirmités précoces sur son lit, ne pouvait s'occuper de l'enfant, nous nous retrouvions, Jacinthe et moi, à toute heure.

Tandis que les deux pères, d'un pas grave, arpentaient en fumant la grande allée du milieu, nous jouions, la petite et moi, comme une paire d'amis, sous les yeux de ma mère, qu'un travail de broderie occupait. J'ai dit comme une paire d'amis, car Jacinthe avait forcé mon estime en m'apprenant qu'elle était étrangère, née en Afrique d'une mère espagnole, et qu'elle n'était pas si enfant que je croyais, mais qu'elle avait douze ans accomplis. Je n'avais pas tardé, d'autre part, à reconnaître qu'elle avait de l'esprit comme un ange et qu'elle était autrement amusante que les Mahureau, les Latriche, les Bouffard et autres camarades de mon âge. En faveur de ces qualités, je passai condamnation sur sa taille et je la traitai, — avec une condescendance que j'eus soin de lui faire apprécier, — en égale.

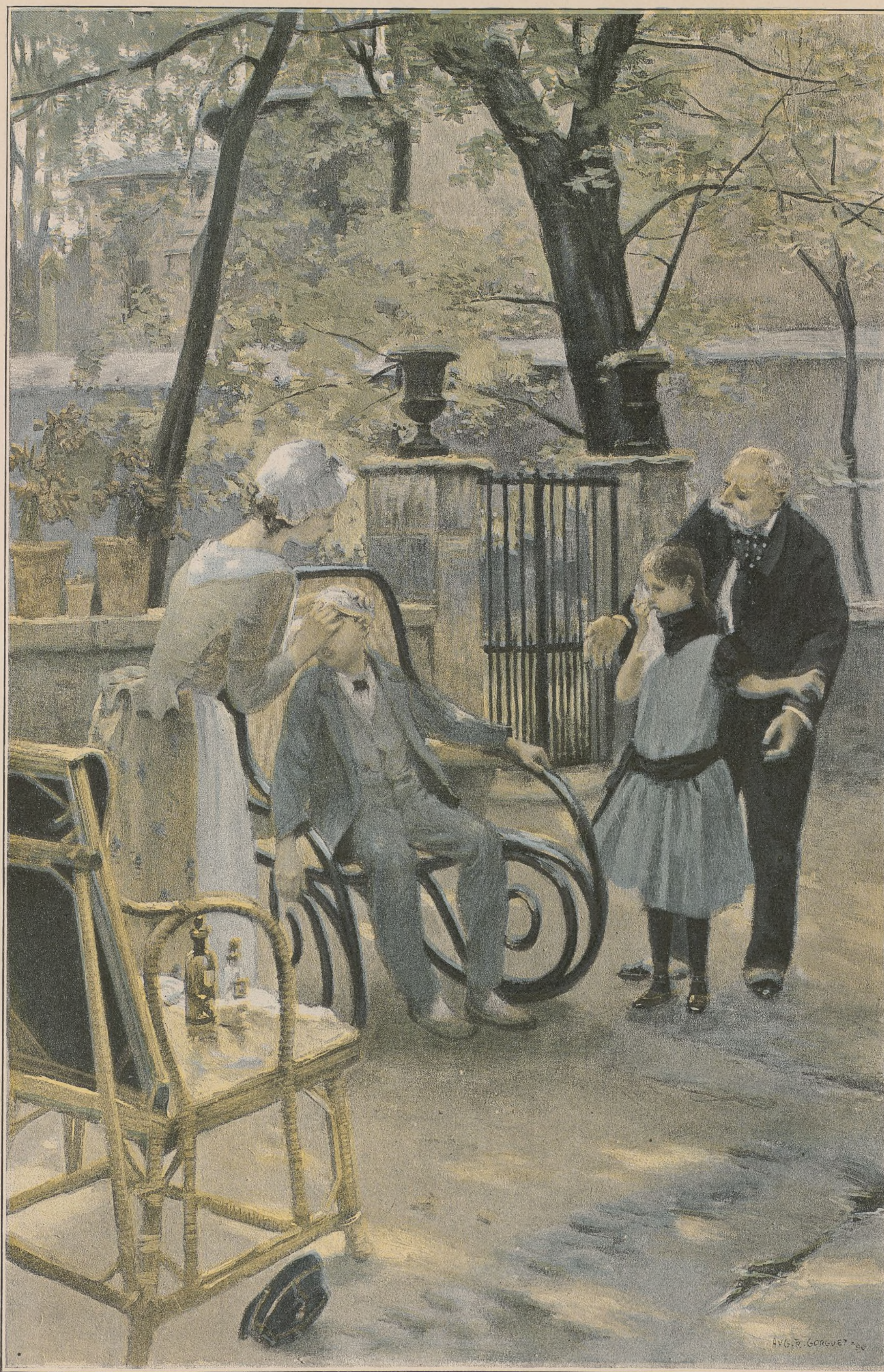
En réalité, elle m'était infiniment supérieure, ayant beaucoup voyagé, beaucoup vu et considérablement observé. D'Alger, où elle était née, on l'avait transportée à Murcie, chez les parents de sa mère ; puis elle était revenue à Oran ; d'Oran elle avait passé à Biskra, sur la limite du désert ; Constantine alors l'avait reçue, puis Blidah, et ses forêts d'orangers ; de là, elle n'avait fait qu'un saut jusqu'à Paris, où elle avait séjourné plus de six mois.

Que de choses Jacinthe avait vues, à douze ans ! Et comme ses impressions étaient vives, ses souvenirs précis, son langage coloré, quand elle parlait de toutes ces choses ! Les mules espagnoles, leurs plumets multicolores, leurs sonnaillies ! Les caravanes africaines et la longue file des chameaux chargés d'énormes ballots ; les femmes arabes et leurs voiles blancs ; les Touaregs aux yeux étincelants sous le voile noir ! Les gens de Paris affairés, courant et se bousculant ; la foule pressée des voitures, des omnibus, des tramways, noirs de monde ! Autant d'images qui passaient avec un relief incroyable et dansaient sous mes yeux une ronde folle, tandis que j'écoutais, bouche bée, parler ma petite camarade et que ma mère intriguée, piquant dans sa broderie son aiguille, suivait d'une oreille attentive les récits de Jacinthe.

Un an, deux ans s'écoulèrent. Entrée dans sa quinzième année, la fillette rabougrie s'était insensiblement allongée ; ses formes grêles remplies, sa pétulance première attiédie, ses façons devenues plus réservées et plus graves l'avaient peu à peu transformée en petite femme, — et j'étais le seul qui ne s'en fût pas aperçu. Je piochais ma philosophie et, témoignant toujours à Jacinthe la même camaraderie affectueuse, mais toute garçonnière, j'étais demeuré en face d'elle le calme nigaud du début.

Matin et soir, comme jadis, je la menais, en me rendant moi-même au collège, à la pension toute voisine des demoiselles Poupart ; matin et soir, en sortant de classe, je la ramenais. Cette constance, qui me paraissait à moi la plus naturelle du monde, entre amis dont les parents se connaissaient, fournissait une ample matière aux réflexions de mes camarades, et ils en jasaient d'autant plus qu'ils me jalouaient davantage. Pas un jour qu'on ne me lançât sournoisement quelque discrète allusion, ou que Mahureau, à mon arrivée, après m'avoir demandé de mes nouvelles, n'ajoutât d'un air fin : « Et ta petite *cousine*, Michaud, elle va bien ? » Et je répondais poliment, et je ne voyais pas, moi naïf, de quelle façon ce mot de *cousine* était ironiquement détaché ; je ne voyais pas qu'à l'entendre on souriait.

Que de raisons pourtant j'aurais eues, si j'avais été moins



Ayuntamiento de Madrid

obtus, pour voir clair à ce qui se passait en Jacinthe ! Tantôt une incompréhensible pruderie, tantôt une expansion qui me choquait, marquaient ses rapports avec moi ; mais je n'y prêtais attention que pour la brusquer, dans de fréquents accès d'impatience. M'embrassait-elle ? je la sermonnais. Boudait-elle ? je la traitais de petite fille. J'étais d'ailleurs obsédé par le souci des examens de fin d'année. Serais-je bachelier ? Ne le serais-je pas ? L'univers entier tenait pour moi dans cette alternative.

Je fus bachelier, ce qui me flatta, et ce qui ne flatta pas moins mes parents. Inutile d'ajouter que M. Lecoq partagea l'enthousiasme paternel ; ses moustaches blanches, avec un attendrissement sans limites, promènèrent sur mes joues, où floconnaient déjà quelques poils, l'odeur du dernier *crapulos* que le vieux brave avait mâchonné. Pénible impression qu'effacèrent les lèvres de Jacinthe dont les frais baisers, cette fois, me laissèrent au cœur quelque trouble ; mais mon attitude resta froide, et ce trouble léger, Jacinthe, à ma grande satisfaction, n'en vit rien.

* * *

Huit jours après, l'événement fut solennellement célébré par



couvaient d'un regard obstiné, les hommes d'âge, les pères, des embrasures où les parquait leur rôle tout passif, la suivaient d'un

bon sourire paternel et très naïvement l'admiraient.

Quant à elle, comme un poulain débridé, elle se laissait aller, frémissante, à la folie héréditaire de la danse. Ivre de mouvement, grisée de sons, elle brûlait le parquet, sans arrêt, puisant dans cette fièvre rythmée un surcroît de forces inouï pour une créature aussi frêle. Peu lui importait d'ailleurs, inconnu ou connu, maladroit ou adroit, le cavalier : elle entraînait les gauches, les timides, les expérimentés, les lourdauds, dans son orbite à elle, et comme des satellites vulgaires, elle les prenait ou les rejetait tour à tour, sans accorder d'attention à aucun.

Nous avions ouvert la danse à nous deux, mais je n'avais pas tardé, pris d'humeur, à me mêler au groupe des hommes graves, quand je surpris les yeux de Mahureau braqués avec une fixité singulière sur ceux de Jacinthe, avec laquelle il valsait. Je sentis la jalousie me mordre au cœur et, quoique n'ayant rien remarqué d'anormal aux allures de Jacinthe, je me mis à les surveiller.

Au bout de trois minutes, à un repos, comme je faisais à quelques jeunes filles les honneurs de la salle à manger où se reconfortait la jeunesse, j'aperçus Jacinthe dans le couloir dont la porte donnait de plain-pied sur la cour ; Mahureau, qui semblait la guetter, se précipita sur ses traces, et j'y courais à mon tour quand la sœur d'un de mes camarades me rappela.

Je me hâtai de la reconduire au salon, mais à l'instant où je posai le pied dans la cour, plus personne. A ma gauche, solitaire et sombre, une salle basse ; à ma droite, fermée par une

une fête. Un dimanche, dans l'après-midi, mes parents convoquèrent chez eux le ban et l'arrière-ban de mes amis et toute la cohue de leurs familles. En province, une fête n'est jamais complète si l'on ne danse : — on dansa.

L'orchestre, composé d'un violon, d'une clarinette et d'un fifre, était conduit par *Gougoutte*, autrement dit le père Gouthières, qui professait la danse au collège, et célèbre par son fameux : « *En avant les quat' z'autres !* »

Jacinthe était séduisante au possible. Légèrement décolletée, assez pour froisser toutes les mères, celles surtout dont les filles étaient plates, revêches et grognonnes, elle dressait avec une adorable crânerie, sur son cou délicat, sa tête mutine et radieuse, coiffée du casque d'ébène de ses cheveux. Et le casque, au-dessus de l'oreille gauche, était piqué d'une cocarde, d'une rose pourpre superbe, dont le rouge vif ensanglantait la masse noire.

Suivant le rythme pressé ou lent de la musique, les yeux de Jacinthe étincelaient ou s'imprégnaient d'une si molle langueur, ses gestes étaient si gracieux, ses mouvements si souples, qu'elle accapara tout de suite l'attention, non seulement des jeunes, mais des vieux. Tandis que les premiers, Mahureau en tête, la

treille, une galerie qui servait de buanderie et de séchoir, et où s'étalait en ce moment, suspendue à une demi-douzaine de cordes, la lessive de l'avant-veille.

Comme je jetais un coup d'œil sur la salle, j'entendis de l'autre côté de la cour, étouffé par les linges tendus, un bruit de lutte. J'accourus, je passai tête baissée sous les draps, et j'arrivai juste à point pour voir Mahureau, rouge comme brique, baiser avec frénésie sur l'épaule Jacinthe qui se débattait furieusement. Je n'étais pas encore là qu'elle s'était dégagée, assénant sur l'œil droit de Mahureau la plus retentissante des gifles. Mahureau, étourdi, se recula et, pris de peur à ma vue, devenu blême, il s'enfuit avec des bonds de cerf aux abois, tandis que par une réaction naturelle Jacinthe, les nerfs détendus, défaillait et se laissait aller dans mes bras.

Je m'assis sur un cuveau renversé. Soutenant du bras droit sa tête brune, j'enlaçai de l'autre, étroitement, sa poitrine et je la pressai, à moitié fou, sur mon cœur. En même temps, de mes yeux brûlants et gonflés, jaillissait un flot de larmes. Sous cette pluie chaude, les joues et les cheveux inondés, Jacinthe reprit connaissance et mêla ses larmes aux miennes. Bientôt nous nous retrouvâmes debout, toujours enlacés, mais souriant, nous regardant avec une tendresse émue, silencieuse, et nous couvrant de longs baisers qui effaçaient la trace de nos larmes.

* * *

Les deux mois qui suivirent furent très doux.

Sans que le mot d'amour eût été seulement prononcé, sans qu'un baiser, un seul, eût fait suite aux baisers instinctifs de la fête, nous sentions vaguement qu'un accord s'était établi entre

nous, qu'un lien nous unissait pour la vie, et nous jouissions délicieusement de cette entente.

Elle était devenue si visible qu'elle frappa les yeux de nos parents et que M. Lecoq, un matin, sans autre préambule, s'en vint dire à mon père : « Quand marions-nous nos enfants ? »

Ni mon père, ni ma mère, ne se montrèrent surpris. La proposition, formulée surtout de cette manière, sans qu'ils y fussent pour rien, comblait trop tous leurs vœux pour qu'ils n'y fissent pas grand accueil.

« Mais, comme le fit observer mon père, un homme ne se marie pas, de notre temps, sans avoir une situation établie. Quelque fortune que vous donniez à Jacinthe, Henri ne peut pas songer à en vivre. Il va faire son droit; dans trois ans, quand il aura sa licence, on les fiancera. Quant au mariage, à Henri de le hâter en conquérant une position au plus tôt. »

Le capitaine eût voulu brusquer les choses : « On ne sait jamais ce qui peut arriver. Pourquoi pas les fiancer tout de suite et les marier dans trois ans ? Ce sera encore assez long.

Mon père fut inflexible. En octobre, il reçut son changement pour Versailles, et je l'y suivis le cœur gros; à la Toussaint, je prenais mes inscriptions de droit à Paris.

Nous nous écrivions, Jacinthe et moi, toutes les semaines, et je te laisse à penser si les nouvelles de Villevieille m'étaient chères.

En janvier, je cessai tout à coup d'en recevoir. J'écrivis lettre sur lettre à Jacinthe : pas de réponse. A la fin du mois, je les reçus toutes, en un même paquet, décachetées et portant cette mention : *Retour à l'envoyeur*.

Je télégraphiai à Latriche, dont je reçus, dès le lendemain, une lettre de six pages. Le 2 janvier, la mère de Jacinthe était morte. Comme il

revenait de l'enterrement, tout saisi par le froid, M. Lecoq avait rencontré sur sa porte, affreusement ivre, Canard, auquel il servait une pension. Dans le désarroi causé par la mort de sa femme, le capitaine avait oublié de la payer : l'ivrogne, en la lui réclamant, avait pris le vieillard au collet, l'avait secoué comme un prunier, traité de *jean-foutre* et de *vieux ladre*.

M. Lecoq était rentré chez lui mal à l'aise : toute la journée il était resté assoupi, et le soir, après son dîner, une apoplexie l'avait foudroyé en deux heures.

Au retour de l'enterrement, le notaire chercha en vain le testament : le malheureux avait négligé d'en faire un. En revanche, on découvrit dans les papiers de famille que Jacinthe, née d'un premier mariage de sa mère, n'était en rien parente à M. Lecoq. La fortune passait tout entière à Canard, cousin germain du défunt.

Le lendemain, Canard s'installait en seigneur et maître dans le logis et s'affublait de la garde-robe du mort; il endossait sa redingote, coiffait son chapeau gris, arborait son jonc à pomme d'or, sa montre en or, ses breloques, et, dans ce pompeux attirail, intimait à Jacinthe l'ordre de filer au plus vite.

Laissant là ses bijoux, son trousseau, tout ce qui ne lui venait pas directement de sa mère, Jacinthe, sans dire un mot, sans verser une larme, avec cent francs au plus dans sa poche, avait quitté la maison à sept heures du soir et s'était rendue à pied à la gare : elle y avait pris le train de nuit pour Paris. On la suppo-

sait partie pour l'Espagne, où vivaient des parents de sa mère.

J'écrivis le soir même au notaire qui s'occupait des affaires de M. Lecoq, et lui demandai l'adresse de la famille de Jacinthe. Il me répondit poste pour poste : — tous les papiers ayant trait à Mademoiselle Jacinta Garcias y Escosura lui avaient été remis en mains propres, une heure avant son départ; on ne se rappelait rien qui pût m'être utile dans mes recherches.

J'écrivis à la municipalité de Murcie : pas de réponse. A ma troisième lettre seulement, on me fit connaître qu'il ne restait présentement à Murcie aucun membre des deux familles Escosura et Garcias; les trois ou quatre femmes qui les représentaient avaient quitté Murcie depuis deux ans pour des destinations inconnues.

Qu'était devenue Jacinthe ? Je l'ignore. A quel motif avait-elle obéi en ne nous informant, ni mes parents ni moi, de la catastrophe qui venait de la frapper ? Je ne sais, je ne puis croire qu'à un accès de fierté. Mes



parents l'avaient agréée, riche de trois ou quatre cent mille francs de fortune; pauvre, voudraient-ils encore d'elle ? Et elle avait dû se dire en partant : « Si l'on m'aime, on saura bien me retrouver. » On ne l'a jamais retrouvée. Mes parents y seraient-ils pour quelque chose ? Autre doute que je n'ai jamais pu éclaircir. En tout cas, voilà dix ans écoulés; elle est perdue pour moi, bien perdue,

et quand je pense à elle, j'ai le cœur gros.

Michaud s'arrêta : je le regardai. La tête cachée dans ses mains, il pleurait.

THIÉBAULT-SISSON.

Illustrations de A.-F. Gorguet.)



L'écarteur de Bénaruc

par

Jean Bameau



Sur le coteau de Bénaruc — coteau grisâtre, tout crevassé par des carrières de sable rouge pareilles à des plaies — les petits chênes blancs, qu'on appelle *tauzins* en Gascogne, semblaient se tordre comme des sarments au soleil implacable de juillet. Quelques douzaines de pins chétifs, semés là par le vent qui souffle de la lande, avaient l'air de crier par toutes leurs cigales, et le coq d'un clocher noir, traversé par son paratonnerre, paraissait tourner dans l'air brûlant comme sur un vague tournebroche.

Par les sentiers abrupts qui grimpaient sur le coteau, des laboureurs endimanchés montaient, lentement, en bras de chemise.

C'était la fête de Bénaruc et là-haut, devant le clocher noir au coq de fer, la traditionnelle course de taureaux devait avoir lieu, à trois heures de relevée, comme disaient les affiches.

La plupart des communes de Gascogne se paient ces réjouissances une fois par an. Les frais sont du reste minimes. Les charpentiers de la paroisse

érigent, sur la place de l'église, quelques pieux verticaux qu'ils surmontent de planches horizontales, ce qui constitue les *amphithéâtres* ; les vaches les moins dociles de la localité sont prêtées gratuitement par les colons, ce qui constitue les *taureaux* ; et les laboureurs les plus dégourdis vont exciter ces bêtes, en gesticulant, puis ils font des écarts plus ou moins savants quand l'animal fond sur eux. De là, le nom d'*écarteurs* donné aux champions des courses landaises. D'ailleurs, comme le bétail ainsi recruté n'est pas toujours très redoutable, on a soin d'arracher l'herbe sur les *arènes*, pour ne point voir ce spectacle déshonorant et pas très rare, d'un taureau distrait se mettant placidement à paître.

Sur la place de Bénaruc, le monde fourmillait. Les gradins étaient envahis par une foule tapageuse et même, sous la tente de la municipalité, où une toile grise, horizontalement tendue,

empêchait le soleil de taper sur deux chaises de velours, M. le docteur Brana, maire de Bénaruc, et sa jeune femme, venaient de faire leur entrée : lui, grave et tout vêtu de noir ; elle, souriante et couverte de satin vert. Et, quand celle-ci apparut, les spectateurs, dont les yeux ne pouvaient guère s'ouvrir à cause du soleil, écartèrent les paupières de toutes leurs forces, pour voir cette resplendissante et belle personne qui avait nom madame la Mairesse, et dont la vision était douce aux prunelles des paysans comme une grande fleur rose au milieu d'une prairie.

Car elle était toute jolie et toute gracieuse, madame Brana. Elle avait vingt-cinq ans et elle était blonde, ce qui lui donnait une beauté de plus en ce pays brûlé par le soleil. Les mendiants aimaient se présenter à son seuil, avec l'espérance de la voir un peu en recevant le lourd morceau de pain qu'elle leur faisait donner toujours ; et les vieux laboureurs affirmaient qu'ils se sentaient moins las, le soir, quand ils la rencontraient sur une route du pays et qu'ils entendaient sa voix très douce leur dire : « Bonne nuit ! »

Madame Brana n'était pas née à Bénaruc. Elle provenait de Hastings, un village lointain, situé de l'autre côté du Gave. Là-bas elle s'était appelée Laurine Tauziet, jusqu'au jour où le docteur Brana l'avait conduite à l'autel. Sans doute, elle n'avait pas eu une forte dot, mademoiselle Laurine ; mais comme elle était jolie, avenante, serviable, les gens de Bénaruc lui pardonnaient volontiers.

Son mari, le docteur Brana était un de ces taciturnes du Midi, qui, lorsqu'ils s'en mêlent, enfoncent comme apathie et comme flegme, les bourgeois les plus calmes du Nord. Il ne parlait presque jamais ; il remuait le moins possible ; il employait dix secondes à ôter son chapeau. Avec cela, il possédait un teint mat de Castillan exalté et des cheveux noirs comme ceux d'un Cafre. Mais on l'adorait, à Bénaruc, pour son désintéressement à soigner les malades pauvres, et quand il ouvrait la bouche, tout le monde, même



sa femme, écoutait ses conseils comme des paroles de Dieu.

A côté de M. et madame Brana, se tenait une dame élégante, venue de la ville, une parente du docteur. Et madame Brana, dont les lèvres fines avaient toujours besoin de parler, expliquait à cette invitée, comme quoi l'on décernait deux prix, chaque année, aux courses de Bénaruc.

Premier prix : vingt francs dans une bourse de soie offerte par M. le Maire ; second prix : un bouquet de fleurs, offert par madame la Mairesse. Et elle avouait, avec des rires enfantins, mal étouffés sous sa voilette, qu'il y avait peut-être autant d'amateurs pour le second prix que pour le premier.

Mais soudain, une musique lointaine s'éleva et tous les assistants tournèrent la tête dans la même direction.

« Les voilà ! les voilà ! cria-t-on de toutes parts. »

Et un silence respectueux s'établit.

Au son d'un pas redoublé, les écarteurs arrivaient, précédés d'un haut drapeau tricolore. Ils avaient longé la rue Gambetta de l'endroit, fait le tour de la place Thiers, puis, soulevant un nuage de poussière avec leurs espadrilles blanches aux rubans rouges enroulés sur les chevilles, ils entrèrent dans les arènes, tandis que la fanfare lançait le profond tutti de ses basses.

Le cortège défila devant la loge du conseil municipal, suivant l'usage consacré, et chacun des écarteurs salua. Ils étaient nombreux, les écarteurs. Il y en avait de grands et de petits, de jeunes et de vieux. Certains étaient fils ou neveux de conseillers, de sorte qu'une familiarité un peu déconcertante présidait aux saluts de ces jeunes gens. L'un d'eux fit un *saut périlleux* pour honorer monsieur le Maire ; un autre se mit à marcher sur les mains et défila, les jambes en l'air, devant les édiles de Bénaruc ; la plupart, gagnés par la contagion, y allèrent ainsi de leurs hommages chorégraphiques, en passant devant madame la Mairesse ; un seul, un tout petit bonhomme d'écarteur inconnu, ne fit rien du tout. Quand il fut devant la jolie madame Brana, il rougit seulement comme une orange sous le vaste béret noir qui l'abritait.

« En voilà un impoli ! » cria une personne scandalisée.

Et l'invitée de Madame Brana demanda à celle-ci :

« Comment se nomme ce garçon ? »

— Je ne sais pas, répondit Laurine, il n'est pas d'ici. »

Puis, tout à coup, ayant examiné le petit écarteur :

« Mais c'est Yantot ! s'exclama-t-elle ; Yantot, un pays ! un jeune homme de Hastings ! »

Et, dans la joie de retrouver un compatriote, elle lui dit, sans façon, en se penchant un peu vers le petit écarteur :

« Boun bespe, Yantot ! Et ba plan ? (Bonnes vèpres, Jeanot ? Allez-vous bien ?) »

— Bonjour, Madame ! répondit le bout d'homme. »

Et tout heureux de s'entendre saluer par sa jolie payse, il essaya de faire un *saut périlleux*, lui aussi. Mais devant lui, un vieil écarteur obèse prenait toute la place ! Et Yantot dut s'éloigner, en se sentant rougir de plus belle, sous son vaste béret noir, à la mode de Hastings.

Oui, certes ! madame Brana, née Laurine Tauziet, connaissait bien Jean Camiade, dit Yantot, à cause de sa petite taille. Ce jeune paysan avait été son ami, jadis, au beau temps du catéchisme et des courses dominicales à travers bois... Et, tandis que la fanfare de Bénaruc s'installait sur son estrade, que les

écarteurs se débattaient, et que s'ouvrait la loge d'une vache pour la première course, la jeune femme parut un instant rêveuse, avec ses douces prunelles moites, où semblaient se réfléchir, fugaces et multicolores, comme des vols rapides de papillons, tous les jolis souvenirs du passé !

Yantot avait été bien bon pour elle. Quel brave petit camarade ! Ils avaient été voisins à Hastings. Les terres de leurs parents se touchaient. Il ne se passait guère de jour où ils ne se rencontrassent, sur une route ou dans un coin de champ. Comme

ils s'étaient amusés ensemble ! Dans ce temps-là, c'était précisément le jeu des courses qui les passionnait le plus, le jeu des courses landaises que pratiquent tous les gamins du pays. Ils s'en allaient dans une lande couverte de bruyères. Lui faisait l'écarteur, naturellement ; elle, faisait le taureau. Pour la circonstance, lui s'appelait *Daverat*, comme le fameux sauteur qui se couvrait de gloire à cette époque dans toutes les fêtes de la région ; elle s'appelait *Tonnerre*, comme le bœuf mémorable et redouté qui défonçait le plus de côtes dans ces réjouissances populaires. « Hop ! hop ! Tonnerre ! » criait-il. Et Tonnerre fondait, toutes ses jupes relevées par le vent. Et Daverat était parfois effleuré par les cheveux blonds de Laurine, ce qui constituait un coup de corne mortel. Alors Yantot-Daverat s'affaissait, tandis que Laurine-Tonnerre, qui changeait instantanément sa qualité de bœuf pour celle de médecin, pansait bien vite l'écarteur, en appliquant sur la blessure imaginaire une poignée de bruyères roses... L'heureux temps !

A cet âge, ils étaient également riches. Ils avaient les mêmes manières et les mêmes goûts. Mais le père de Yantot, un laboureur fruste et avare, n'envoya pas son fils au collège ; tandis que la mère de Laurine, une paysanne coquette et ambitieuse, tint à faire passer sa fille par le couvent. Laurine était donc devenue une belle demoiselle portant chapeau à plumes et parlant le français ; cependant que Yantot était resté un paysan timide et gauche, portant béret et parlant le gascon. Et un beau jour, le docteur Brana, riche et honoré, avait demandé la main de mademoiselle Laure Tauziet. Jean Camiade était au régiment, alors. Son père, dans une courte lettre, écrite un dimanche, à la lueur de la résine, lui avait annoncé cela, entre deux phrases roulant sur la dernière récolte et sur les prochaines semailles... Si Yantot fut bien peiné, là-bas, à Bayonne, où il servait dans un bataillon de chasseurs à pied, personne ne put le savoir, car le petit paysan n'était guère expansif ; il ne parlait jamais de Laurine à ses pays.

Et Laurine elle-même n'aurait pu avoir une idée bien nette à ce propos ; car, si Yantot l'avait regardée jadis avec des yeux bien doux et des sourires bienheureux, jamais ses lèvres ne lui avaient adressé de paroles d'amour.

Quand le soldat revint à Hastings, le mariage était célébré. Laurine n'habitait plus la commune et Yantot trouva son pays un peu triste. Les années passèrent. Il ne vit plus jamais Laurine. Madame Brana, heureuse et adorée à Bénaruc, ne revint guère à Hastings ; d'ailleurs, elle ne pensait plus du tout à Yantot sans doute. Peut-être avait-elle déjà oublié son nom. D'un autre côté, Bénaruc était bien loin. Yantot n'avait pas l'occasion de se rendre dans ce pays.

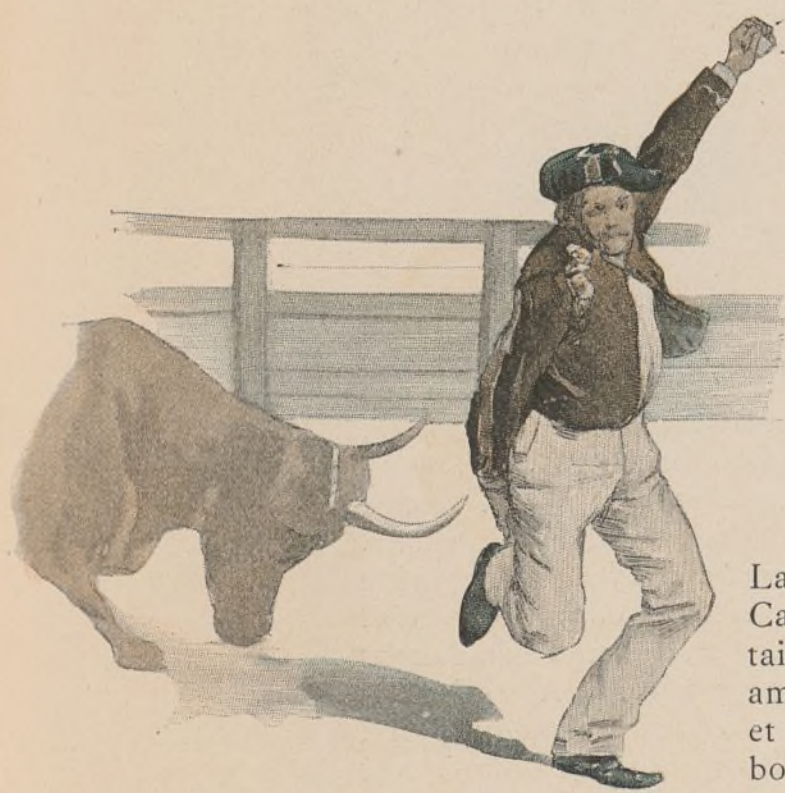
Un jour il lut dans un journal de la contrée, que Bénaruc allait donner des courses de taureaux pour sa fête patronale, et il apprit que madame Brana offrirait un bouquet de fleurs à l'écarteur qui obtiendrait le second prix.

A partir de ce moment, l'ancien ami de Laurine n'eut plus qu'une pensée : piocher sérieusement le métier d'écarteur, afin de prendre part aux courses de Bénaruc.

Dès le jour suivant, dans la vieille lande où semblaient fleurir encore les bruyères d'autrefois, il fit seul de grands bonds et d'adroites feintes, pour échapper à un taureau imaginaire qui était censé fondre sur lui. « Hop, hop ! » criait-il, comme dans son enfance, en levant les bras et en faisant claquer son pouce sur son index pour exciter la bête fictive ; puis, brusquement, il sautait en l'air et croyait entendre, autour de lui, des musiques triomphales au milieu desquelles crépitaient des applaudissements.

Il s'estima vite très fort. Les pieds immobilisés dans son béret — ce qui constitue le grand chic des écarteurs — il fit d'énormes sauts verticaux, aussi hauts qu'un dos de vache assurément. Et certes madame Brana serait obligée de lui donner son bouquet de fleurs, là-bas, à Bénaruc, en présence de mille spectateurs enthousiasmés.

Yantot tremblait de plaisir à cette perspective. Il rougissait à l'avance, sous son large béret noir. Quand la fête approcha, il acheta des espadrilles éclatantes, choisit une ceinture rouge et se fit confectionner un veston court, afin de passer pour un écarteur sérieux. Ensuite il s'achemina vers Bénaruc, marcha toute la nuit, se reposa toute la matinée sous une meule de paille, puis, arrivé au sommet du coteau et voyant la musique passer dans la bourgade, il s'était mis crânement sur le rang des écarteurs.



Tandis que ces souvenirs rôdaient dans les cerveaux de Laurine et de Yantot, la course landaise avait commencé. Mais rien de palpitant ne s'était produit encore. On avait vu deux vaches indolentes trotter sur la place, avec une longue corde au cou, et des paysans courir devant, en poussant des cris inutiles.

L'écarteur obèse qui s'appelait Omer et qui avait eu son heure de célébrité jadis aux courses de Dax, se réservait. Yantot ébloui par la toilette de madame Brana, n'osait ouvrir les yeux et se réfugiait dans les coins. Les spectateurs, échauffés et rouges, semblaient fondre sous leurs bérêts de laine ou sous leurs foulards ; et le soleil, toujours haut dans l'azur, mordait les gens à la nuque, comme une bête tenace.

Mais un petit taureau, plus fougueux que ses devanciers, ayant été lâché sur la place, la plupart des amateurs s'éloignèrent et Omer daigna commencer son travail. Il fut brillant et les cuivres de la fanfare mugirent en son honneur.

Alors Yantot, stimulé, opéra également ses débuts. Il s'avança, frémit un peu, fit face à l'animal, l'excita, le vit venir et l'évita en pirouettant de façon assez maladroite, ce qui lui valut une bordée d'injures.

« Hou ! hou ! Yantot !... Prends garde, Yantot !... Tu vas te déchirer la veste, Yantot !... »

Tout le monde savait déjà son nom. Depuis que madame Brana l'avait salué, on parlait de lui sur les gradins et le dernier des spectateurs savait qu'il était de Hastingues.

Yantot fut froissé. Furieusement, il jeta son bérêt à terre, mit ses pieds dedans et appela le taureau. La bête se précipita, le paysan l'attendit, immobile, les poings serrés, les yeux hagards. Et quand, les cornes basses, la queue en spirale, le souffle irrité, elle fut à trois pas de lui, Yantot fit jouer les muscles de ses

jambes comme deux ressorts et exécuta un saut vertical. Le taureau passa dessous sans l'atteindre. Et de longs cris enthousiastes retentirent.

« Bravo, Yantot ! Bravo, *amic* ! » clamèrent toutes les bouches. Et madame Brana agita frénétiquement son éventail, et monsieur Brana lui-même balança sa tête dans un signe d'approbation, et la musique enfin lança, pour célébrer Yantot de Hastingues, le plus retentissant de ses morceaux. Ce n'était plus un rêve ; ce n'était plus sur la lande de là-bas ! C'était à Bénaruc, sous les propres yeux de Laurine, qui le regardaient et l'admiraient ! Et affolé par son triomphe, Yantot se remit à sauter, à sauter sans mesure. Il sauta sur le taureau, sur la vache qui vint ensuite, et sur le bœuf qui la remplaça ; il sauta infatigablement, de plus en plus lesté et applaudi. Il aurait sauté par-dessus les écarteurs eux-mêmes. Et soudain, madame Brana lui dit :

« Bravo, Daverat ! »

Et le petit paysan l'entendit qui lui demandait :

« Vous souvenez-vous de *Tonnerre*, Yantot ? »

Tonnerre, le nom que Laurine prenait autrefois pour jouer à la course avec lui !... Ah ! s'il s'en souvenait ! S'il s'en souvenait, des cheveux blonds qui l'effleuraient au passage, et des blessures imaginaires, et des poignées de bruyères roses !

« Oh ! Laurine ! » balbutia-t-il, dans une explosion de sou-

riante tristesse.

Mais cent cris partirent.

« Prenez garde, Yantot ! »

Une vache fondait sur lui. Le petit écarteur se retourna. Il vit l'animal. Il se lança pour sauter. Trop tard. Les cornes l'atteignirent au côté et il culbuta.

Sur les gradins, tous les spectateurs se levèrent ; dans les arènes,



tous les écarteurs gesticulèrent. La vache roulait Yantot avec ses cornes, furieusement, et le petit paysan criait, la bouche et les yeux pleins de poussière, en se sentant transpercer.

Quand l'homme chargé de tenir la corde eut maîtrisé l'animal, Yantot ne bougea plus et, sous lui, le sable se teignit de rose.

Le lendemain, un char de labour attelé de deux bœufs s'arrêta devant la maison du docteur Brana. C'était le char de Yantot, venu à Bénaruc pour rapporter son maître à Hastingues. Aussitôt après l'accident, le maire avait fait prévenir les parents de l'écarteur. Yantot avait été blessé assez sérieusement. M. Brana avait tenu à le garder chez lui durant la nuit. Une fois ou deux, pendant qu'il le pansait, il l'avait entendu délirer. Que dit alors Yantot ? Peut-être, sans le savoir, parla-t-il de l'ancien temps, de *Tonnerre*, des cheveux blonds !...

Quand on l'eut hissé sur le char, Laurine s'approcha.

« Vous savez, Yantot, dit-elle en lui remettant une bourse de

soie, c'est vous qui avez obtenu le premier prix aux courses !... »

Le blessé la regarda de ses prunelles tristes et ne dit rien. Mais alors, Laurine pâlit un peu. Elle dut comprendre tout à coup une foule de choses, jadis obscures pour elle. Doucement, elle se baissa, cueillit sur le sol une bruyère rose semblable à celles qui poussaient là-bas, et la mit à côté de la bourse. Et, sans doute, Yantot fut bien heureux. Les bœufs s'impatientsaient. Il fallait partir. Yantot considéra Laurine avec des prunelles graves et sa poitrine parut haletter. Quand les reverrait-il, les doux cheveux blonds ? Laurine regarda son mari et ses yeux interrogateurs semblèrent lui demander : « Va-t-il guérir vite au moins ? » Alors le bon docteur trembla légèrement, examina le visage éperdu du blessé, fit quelques pas pour s'éloigner, puis dit très bas à sa femme, avec sa voix douce, lente, souveraine, qui vibra d'une pitié inexprimable :

« Allez embrasser ce garçon, mon amie. »

JEAN RAMEAU.

(Illustrations de Albert Lynch).



COURSES LANDAISES



LES ÉTOILES FILANTES

PAR CAMILLE FLAMMARION

La nuit est peuplée d'étoiles éclatantes, l'air est calme et comme endormi, le silence d'une paix profonde plane sur le monde, et dans le tranquille miroir des eaux les astres du ciel se reflètent, ouvrant sous nos yeux un nouvel abîme. La pensée flotte entre deux immensités : le ciel infini et le lac peuplé d'étoiles. Accoudée au balcon qui domine les eaux sombres, la jeune fille rêveuse a laissé sa pensée s'envoler dans les cieux. Il lui semble que ces mondes lointains ne sont pas étrangers à la Terre. Il y a là comme d'autres âmes qui brillent, comme d'autres cœurs qui palpitent. Elle contemple ces constellations mystérieuses qui dessinent sous la voûte céleste de symboliques figures, elle se sent transportée au delà des vulgarités quotidiennes de la vie, et sa pensée, que l'amour sans doute a déjà effleurée de ses ailes, associe à ses sentiments les plus intimes l'intangibile immensité qui l'enveloppe d'un impénétrable mystère.

Tout à coup, détachée des cieux, une étoile a semblé glisser lentement dans l'espace et tomber vers la Terre. Puis bientôt une seconde étoile a succédé à la première, puis une autre encore. Seraient-ce de véritables étoiles qui abandonneraient soudain leur céleste royaume pour s'éloigner dans les insondables profondeurs ? Seraient-ce de petits astres enflammés tout d'un coup dans l'éther et s'éteignant aussi vite qu'ils sont nés ? Seraient-ce des météores formés dans les hauteurs de notre atmosphère et suivant notre planète en son cours ? Ces étincelles silencieuses participent-elles de la nature de l'éclair ? Annoncent-elles quelque orage électrique dans les solitudes aériennes, ou bien, comme les flammes translucides de l'aurore boréale, répondent-elles à l'attraction magnétique du pôle, ou peut-être même, si l'on en croit les antiques traditions, l'étoile qui s'envole ne serait-elle pas une âme pure exhalée d'un soupir suprême, et cherchant sa route dans les cieux ? L'innocente légende de nos aïeules n'assurait-elle pas aussi que si la jeune fille a su formuler clairement un vœu dans son cœur pendant la durée de la visibilité du céleste sillage, ce vœu sera sûrement réalisé avant la fin de l'année ?... Mais quel est le vœu de jeune fille qui n'est pas satisfait dès qu'elle le souhaite, et qu'elle est l'étoile qui pourrait rester sourde aux désirs de ses jeunes sœurs de la Terre ?

Fugitif météore glissant dans l'azur, l'étoile filante n'est-elle

pas un peu l'image de la vie, de la vie qui n'est qu'un rêve et qui passe comme un songe ? Pendant bien des siècles, il n'a pas semblé que la science positive pût s'attaquer à quelque chose d'aussi vague et d'aussi impalpable, et l'astronomie avait complété tout son édifice splendide en laissant en dehors ce léger problème. Mais la curiosité humaine, cause de tous les progrès accomplis par notre race sublunaire, veut résoudre toutes les questions, l'analyse scientifique veut conquérir tous les domaines, et notre



grand siècle ne pouvait aller rejoindre ses aïeux sans que ce problème de physique ne fût résolu comme les plus importants et les plus graves de la connaissance de la nature. Et, en fait, l'étude des étoiles filantes vient de nous montrer une fois de plus qu'il n'y a rien d'insignifiant dans la création, que le hasard n'existe pas, et que tout le mécanisme de ce corps immense que nous appelons l'univers est soumis à des lois absolues, qui règlent la chute du flocon de neige emporté par le vent comme le cours du soleil dans l'immensité des espaces.

Et depuis que nous savons d'où elle vient, depuis que nous la connaissons, l'étoile filante est devenue pour notre esprit plus importante, est plus intéressante qu'elle ne l'était aux jours d'ignorance et de mystère. La science ouvre des horizons plus vastes que la poésie la plus sublime. Autrefois, Hésiode croyait donner une idée grandiose de la dimension de l'univers en disant que l'en-

clume de Vulcain avait mis neuf jours et neuf nuits à tomber du haut des cieux sur la Terre. Neuf jours et neuf nuits ! Pour venir de l'étoile la plus proche, un boulet de canon devrait marcher sans arrêt ni ralentissement pendant près de deux millions d'années... L'étoile filante paraît glisser dans l'air à quelques centaines ou à quelques milliers de mètres de nous : en fait, elle traverse les hauteurs de l'atmosphère à plus de cent kilomètres de distance de notre œil en général. L'œil se trompe toujours sur ces distances, en longueur comme en hauteur. Un jour je reçus une dépêche de Milan m'annonçant qu'un admirable bolide était tombé, la nuit précédente, au nord de cette ville, à quelques kilomètres sans doute. Le même jour on m'avait adressé d'Evian une lettre décrivant la chute du météore dans le lac de Genève. Je reçus aussi une lettre de Chaumont m'assurant qu'on l'avait vu tomber près de la ville. Pour les habitants de Boulogne-sur-Mer, le bolide était tombé dans la Manche, et on l'avait même fort bien entendu. En fait, il avait éclaté en Angleterre, fort au delà de Londres, non loin d'Oxford... On entend parfois un bruit strident, un roulement de tonnerre, une explosion comparable à celle d'un feu d'artifice. Quelle ne doit pas être la force de l'explosion pour que, dans un air aussi raréfié, elle soit assez violente pour être entendue jusqu'en bas, et parfois à plus de cent kilomètres à la ronde !... Les étoiles filantes passent souvent à plus de cent kilomètres de hauteur et nous arrivent des profondeurs de l'espace, de millions et de milliards de kilomètres. Et elles sont aussi antiques que notre monde lui-même. Leur étude constitue aujourd'hui l'un des chapitres les plus intéressants de toute la science moderne.

Les étoiles filantes sont de petites particules cosmiques, qui ne pèsent en général que quelques grammes, et souvent moins encore, et sont composées surtout de fer et de carbone. Elles voyagent par essaims dans l'espace et circulent autour du soleil à la façon des comètes, suivant des ellipses très allongées. Lorsque ces ellipses croisent la route que la Terre décrit annuellement autour du soleil, les étoiles filantes nous rencontrent, et une quantité considérable peut apparaître en une nuit. Elles ne sont pas lumineuses par elles-mêmes : leur éclat vient de la transformation de leur mouvement en chaleur. Leur vitesse est merveilleuse : 42570 mètres par seconde ! Notre planète vogue autour du soleil au taux de 29460 mètres par seconde. Lorsqu'une pluie d'étoiles filantes nous arrive de face, le choc est donc de 72000 mètres de vitesse dans la première seconde de rencontre. Si l'étoile arrive derrière nous, cette vitesse peut descendre à 16500. Elle est, en moyenne, de 30 à 40000 mètres. Le frottement causé par cette rencontre produit une chaleur de plus de 3000 degrés centigrades. Le corpuscule météorique s'échauffe et s'enflamme. S'il n'est pas fondu et même volatilisé par cette haute température, il peut ressortir de notre atmosphère après l'avoir traversée dans ses altitudes raréfiées. Mais, dans la plupart des cas, il doit s'évaporer, rester au sein de notre atmosphère et arriver lentement à la surface du sol sous forme de dépôt. On estime qu'il nous en arrive environ 146 milliards par an, ce qui accroît lentement la masse de la Terre.

La nuit du 10 août est l'une des plus remarquables de l'année à cet égard, et bien souvent les nuits du 11 et du 12 la continuent. Lorsque le ciel est bien pur, et lorsque la lumière de la lune ne vient pas gêner l'observation, on peut compter pendant ces trois nuits des centaines et même des milliers d'étoiles filantes, qui paraissent presque toutes émaner de la même région du ciel, de la constellation de Persée. Les astronomes appellent quelquefois ces étoiles filantes du 10 août du nom de Perséides, à cause de ce point d'émanation. Nos ancêtres les appelaient les Larmes de saint Laurent. La fête de saint Laurent arrive, en effet, le 10 août, et ce fait nous montre en même temps que cette désignation est postérieure à la réforme du calendrier (1582), car si elle avait été antérieure, la pluie d'étoiles aurait été associée aux fêtes du 31 juillet ou du 1^{er} août, puisque le calendrier Julien était en retard de dix jours avant la réforme grégorienne.

L'essaim des étoiles filantes du 10 août est très disséminé et occupe dans l'espace une immense étendue, car la Terre emploie plus de trois jours à le traverser : il nous rencontre à peu près à angle droit. Son orbite est très allongée ; c'est la même orbite que celle de la grande comète de 1862, qui s'éloigne jusqu'à la distance de 1776 millions de lieues, et ne nous revient que tous les 121 ans. Il semble bien qu'il y a des étoiles filantes disséminées tout le long de cette immense ellipse.

Une autre époque de l'année est aussi remarquable que celle du 10 août, au point de vue qui nous occupe ; c'est celle du 14 novembre. L'essaim est même plus riche, plus serré, et parfois — tous les trente-trois ans — les étoiles filantes tombent du ciel par flocons aussi serrés que ceux d'une averse de neige. En 1833, on estime qu'il en est tombé deux cent quarante mille. Le spectacle s'est renouvelé en 1866, et nous en attendons un nouveau pour 1899. On désigne cet essaim sous le nom de Léonides, parce que les météores paraissent nous arriver de la constellation du Lion. Il suit dans l'espace la même orbite que la comète de 1866, qui s'éloigne jusqu'à l'orbite d'Uranus, à 710 millions de lieues,

et revient près du Soleil tous les trente-trois ans. Il a été incorporé dans notre système solaire par l'attraction d'Uranus, en l'an 126 de notre ère.

Ces deux dates du 10 août et du 14 novembre ne sont pas les seules remarquables de l'année au point de vue du nombre des étoiles filantes. Nous pourrions leur en ajouter plusieurs autres, notamment celle du 27 novembre. Ce jour-là, en 1872, et de nouveau en 1885, le nombre des étoiles filantes observées a certainement dépassé cent mille. A Rome, où je me trouvais en 1872, l'événement fit grand bruit, et le Pape lui-même n'y resta pas indifférent, car quelques jours après, ayant eu l'honneur d'être reçu au Vatican, les premières paroles que Pie IX m'adressa, furent celles-ci : « *Avez-vous vu la pluie de Danaé ?* » Question quelque peu embarrassante au premier moment, surtout posée par un Pape, grand admirateur du Corrège et du Titien.

Cette pluie d'étoiles du 27 novembre 1872 était complètement inattendue. Depuis longtemps, les astronomes avaient perdu une comète dont ils étaient fort inquiets, la comète découverte par Biéla en 1827, et qui, jusqu'en 1846, était revenue ponctuellement tous les six ans et demi, conformément aux prescriptions absolues du calcul. Mais, en 1846, un événement dramatique avait signalé son retour. Dans leur vol excentrique à travers le système solaire, ces étoiles chevelues courent plus d'un danger de la part des attractions planétaires, et, de plus, elles semblent porter dans leur propre sein des germes de destruction. En fait, la comète de Biéla avait été vue, dans la nuit du 13 janvier 1846, se partager en deux morceaux qui s'en allèrent à la dérive dans l'immensité, se séparant lentement l'un de l'autre ; c'étaient comme deux comètes-sœurs voyageant de concert, mais s'écartant graduellement l'une de l'autre. Elles s'éloignèrent de la Terre et ne tardèrent pas à disparaître dans la nuit infinie.

On les attendit, on les épia, avec un intérêt perplexe, à leur retour suivant (septembre 1852), et on eut la joie de les voir revenir, mais pâles, diffuses, presque évanouies, et séparées à plus de cinq cent mille lieues l'une de l'autre.

Depuis on ne les a plus jamais revues. La comète de Biéla est à jamais perdue, et, réellement, elle est détruite. Elle s'est fondue, désagrégée en étoiles filantes. Elle devait traverser l'orbite de la Terre le 27 novembre 1872, et même rencontrer exactement notre planète. On l'a cherchée de toutes parts, même des antipodes où une dépêche européenne avait été spécialement lancée. On a constaté son absence. Mais on a reçu la pluie imprévue d'étoiles filantes dont nous venons de parler, et l'on a reconnu que ces minuscules météores étaient les débris de la comète perdue. L'observation du 27 novembre 1885 est encore venue depuis confirmer irrévocablement cette conclusion.

Les étoiles filantes se trouvent ainsi rattachées aux comètes par des liens de parenté si intimes que nous pouvons les identifier avec elles. Elles sont, en général, les débris, la désagrégation des comètes défunctes.

Il semble bien que la vie des comètes ne soit pas de longue durée. Quelques milliers d'années seulement, et peut-être moins encore pour les plus faibles, tandis que la vie d'une planète telle que la Terre, par exemple, peut être évaluée à plusieurs millions d'années, celle d'une planète comme Jupiter à des dizaines de millions, et celle d'un soleil à plus de cent millions. Mais les comètes fantastiques qui ont effrayé la vision émerveillée de nos pères, et qui ont reparu à nos regards, ont certainement beaucoup perdu de leur splendeur. Insensiblement, les comètes s'évaporent, fusent, en quelque sorte dans l'éther, et se pulvérisent en étoiles filantes continuant de suivre les mêmes orbites autour du Soleil.

Ainsi, il n'est plus douteux aujourd'hui que les comètes ne donnent naissance à des essaims d'étoiles filantes, qui s'envolent dans les champs du ciel comme des essaims d'abeilles, en suivant exactement les mêmes routes que les comètes. Mais toutes les étoiles filantes ont-elles cette origine ? C'est une autre question.

Rien ne prouve, en effet, que toutes les étoiles filantes aient passé par l'état cométaire. L'espace paraît, au contraire, sillonné en tous sens par des matériaux cosmiques, météorites, particules disséminées que la Terre rencontre dans son cours, et un certain

nombre d'étoiles filantes, surtout celles qu'on nomme sporadiques et qui ne viennent d'aucun point radiant déterminé et suivent des directions quelconques, peuvent n'être autre chose que ces particules cosmiques voyageant à travers l'immensité et rencontrées par notre planète.

Il est difficile, en effet, de ne pas assimiler aux étoiles filantes les bolides et les uranolithes. Telle étoile filante éclatante peut être appelée bolide, et l'on ne voit pas de ligne de démarcation absolue entre les deux classes. Tel bolide vu de loin n'est qu'une étoile filante. Il n'est pas très rare, non plus, d'assister à l'explosion d'un bolide, et même d'être assez bien servi par les circonstances pour pouvoir en ramasser les débris précieux. Il ne se passe pas d'année sans que des pierres ne tombent du ciel sur un pays habité (et les neuf dixièmes au moins du globe terrestre sont dépourvus d'habitants) et sans que des témoins oculaires du phénomène ne recueillent ces pierres. Nos musées scientifiques en possèdent des milliers de spécimens.

Tout récemment, le 3 février dernier, il en est tombé un près de Terni, en Italie, devant un groupe de paysans stupéfaits. Le 22 novembre 1886, il en est tombé un en Russie, à Nowo-Urei, qui renfermait des diamants. Le 6 avril 1885, à Chaudpur,

(Indoustan), une chute accompagnée d'un coup de tonnerre et d'un éclair, effraya les Indiens qui, voyant descendre du ciel un objet enflammé, se précipitèrent, le trouvèrent enfoncé dans le sol et tout brûlant. Le 7 juillet suivant, un petit aérolithe arriva dans le préau de la prison de Valle (Espagne), et fut ramassé par les prisonniers. Le 31 janvier 1879, il en est tombé un à Dun-le-Poëlier, dans le département de l'Indre, tout près d'un cultivateur qui se crut mort. L'autre jour encore, le 2 mai dernier, en plein soleil, par un ciel absolument pur, à cinq heures du soir, un bolide assez resplendissant pour dominer la lumière du jour a traversé le ciel de l'Etat de Jowa (Etats-Unis), accompagné d'un roulement de tonnerre qui fit sortir tous les habitants de leurs demeures ; puis il éclata comme une immense grenade au-dessus du comté de

Winnebago, et une pluie de pierres tomba du ciel. On ramassa des morceaux pesant 104 livres anglaises, 70 livres, 10 livres, et un grand nombre de minuscules fragments. Ces morceaux étaient tous anguleux, avec les angles arrondis. Ces pierres sont poreuses, et lorsqu'on les met dans l'eau, on en voit sortir beaucoup d'air. L'analyse chimique y a montré surtout de la silice et de l'oxyde de fer.

Les pierres tombées du ciel ont été classées, par M. Daubrée, en quatre types différents : 1° les holosidères, entièrement composées de fer pur pouvant être forgé directement, échantillons rares ; — 2° les syssidères, composées d'une pâte de fer dans laquelle il y a des parties pierreuses, ordinairement du péridot, ressemblant à des scories ; — 3° les sporadosidères, composées d'une pâte pierreuse dans laquelle le fer, au lieu d'être continu, est disséminé en grenailles : ce sont les plus fréquentes ; et 4° les asidères, dans lesquelles il n'y a pas de fer du tout : ce sont les plus rares.

Les chutes de la première catégorie sont très anciennes : les premiers instruments de fer paraissant avoir été faits avec du fer anatéorique, et il en est encore de même aujourd'hui chez les peuplades primitives. Le mot grec du fer est : *sidéros*, sidéral.

Quant aux dimensions, elles présentent toutes les variétés, depuis la véritable poussière, des grains de poudre, des noisettes, des noix, jusqu'à des morceaux énormes pesant plusieurs centaines et plusieurs milliers de kilos. On a vu l'année dernière, à l'Exposition universelle, un moulage de l'uranolithe transporté en 1886 de Bahia à Rio de Janeiro : ce fer météorique colossal pèse 5360 kilos. Non loin du pavillon du Brésil, on pouvait voir aussi, dans celui du Mexique, plusieurs moulages de fers météoriques aussi considérables. M. Nordenskiöld a signalé d'autre part, à Oufalk, dans le Groënland, sur le rivage de la mer, toute une série de blocs de fer natif pesant dix, quinze et vingt mille kilos et qui ressemblent absolument, comme constitution et comme structure, aux fers météoriques. Mais ils pourraient bien provenir des entrailles de la Terre ; et ici se pose une question assez curieuse.

Comme on ne remarque pas que les uranolithes nous arrivent



plutôt aux époques d'averses d'étoiles filantes qu'à d'autres dates de l'année, et que deux fois seulement l'arrivée d'une pierre céleste a coïncidé avec une pluie d'étoiles, il n'est pas probable que ces masses suivent dans l'espace les mêmes orbites que les étoiles filantes. Sans doute, il peut se trouver des étoiles filantes de ces dimensions. Mais rien ne prouve que tous les uranolithes aient cette origine. Au contraire, leur diversité de composition, de densité, de caractères spécifiques, et de vitesses, semble indiquer une diversité d'origine. Plusieurs astronomes ont pensé aux volcans lunaires. Ils pourraient aussi nous arriver de volcans d'autres planètes, des explosions formidables que l'on observe perpétuellement dans le Soleil, et même ils pourraient venir de la Terre, avoir été lancés autrefois dans l'espace par des volcans très puissants, et retomber seulement maintenant sur nos têtes.

Un projectile lancé de la Lune avec une vitesse initiale de 2360 mètres pendant la première seconde, ne retomberait jamais sur la Lune. Tout corps lancé de la Lune avec cette vitesse maximum et jusqu'à la vitesse minimum de 1668 mètres, pourrait, soit atteindre la Terre si sa direction était convenable, soit tourner autour de notre planète comme un satellite. Cette origine, quoique possible, ne peut être que fort rare, parce que les vitesses observées à l'arrivée des bolides sont, en général, beaucoup plus grandes que celles-là. Ainsi, par exemple, le bolide qui a traversé l'Autriche et la France, de l'est à l'ouest, le 5 septembre 1868, n'a mis que dix-sept secondes pour voler du zénith de Belgrade au zénith de Mettray (Indre-et-Loire), et parcourir 1493 kilomètres, ce qui donne 88000 mètres par seconde. Celui du 14 juin 1877, qui éclata entre Bordeaux et Angoulême, à 252000 mètres de hauteur, était arrivé avec la vitesse de 68000 mètres. Quelquefois, cependant, il en est de très lents. Ainsi, le 21 septembre dernier, à Barvenkovo (Russie), un bolide se dirigeant vers le nord marchait si lentement qu'on a pu le suivre de l'œil pendant près d'une minute : il a laissé une traînée qui était encore visible deux heures après son passage. Le 22 mai 1889, un bolide a employé seize secondes pour aller de Bristol à Orléans : la vitesse était encore de 22000 mètres par seconde. Il est très rare que l'on observe des vitesses aussi faibles que celles qui correspondraient à des projectiles lunaires. La vitesse ordinaire est de 30000 mètres.

De la Terre, un projectile lancé avec une vitesse initiale supérieure à 11200 mètres, ne retomberait *jamais*. Il voyagerait éternellement, en ligne droite, et avec une vitesse constante, dans l'infini, jusqu'à ce qu'il subisse l'influence d'une autre sphère d'attraction. Lancé avec une vitesse comprise entre 11200 et 8000 mètres, il décrirait dans l'espace une courbe fermée, une ellipse très allongée, qu'il pourrait employer des milliers d'années à parcourir. Mais, remarque fort curieuse, ce projectile reviendrait traverser l'orbite terrestre à chacune de ses révolutions, et assurément, ce serait là le meilleur système de bolides préparés pour rencontrer la Terre dans son cours. Or, si l'on réfléchit que les pierres tombées du ciel sont, pour la plupart, identiques aux minéraux constitutifs de notre globe et présentent même des espèces minérales associées de la même manière que dans certaines roches terrestres, mêmes substances, mêmes proportions, mêmes combinaisons, mêmes arrangements, mêmes densités, etc., fer, silice, nickel, péridot, corps simples ou composés identiques, on admettra au moins comme possible que les volcans terrestres de l'époque tertiaire, qui paraissent avoir été bien plus puissants que les modernes, aient lancé dans l'espace des matériaux dans les conditions physiques et mécaniques qui viennent d'être signalées. Il est certain, dans tous les cas, que des uranolithes tombés à des époques différentes ont appartenu à un même gisement, et que ce

gisement est analogue à ceux qui existent dans l'intérieur de notre globe.

Rappelons-nous l'éruption récente du Krakotoa, qui a projeté une gerbe volcanique de 20000 mètres de hauteur ; qui a lancé jusqu'à plus de 70000 mètres les poussières dont la dissémination a produit les merveilleuses illuminations crépusculaires dont toute la Terre a joui pendant plusieurs années ; qui a engendré une telle commotion océanique que les vagues de Java se sont transmises jusqu'en Europe, et une telle commotion atmosphérique qu'elle a fait le tour du monde en 35 heures et que tous les baromètres du globe ont baissé à son passage ; enfin dont la violence a été si formidable que le bruit de la commotion a été entendu à travers la Terre entière jusqu'aux antipodes du cataclysme ! Souvenons-nous de cette éruption fantastique dont le premier effet a été d'emporter 40000 êtres humains sous une vague de 30 mètres d'épaisseur, et nous concevons que des volcans terrestres puissent lancer des projectiles dans l'immensité de l'espace et devenir par là une source de météorites.

Il en est de même des volcans des autres planètes, surtout des plus petites, dont l'attraction est moins intense.

Et le Soleil lui-même pourrait, lui aussi, être une source du même ordre. Nous le voyons constamment enveloppé de flammes, hérissé d'explosions fantastiques s'élevant jusqu'à trois et quatre cent mille kilomètres de hauteur. Or, tout projectile lancé du Soleil avec une vitesse initiale supérieure à 430000 mètres, pourrait arriver jusqu'à nous sous forme d'uranolithe. Les gaz se condenseraient dans l'espace glacé et arriveraient ici à l'état solide.

Chaque étoile étant un soleil, peut donner naissance à des éruptions analogues. Dans ce cas, ces messagers stellaires emploieraient plusieurs millions d'années à nous arriver !

Étoiles filantes, bolides, uranolithes se trouvent ainsi associés et, par les études qu'ils ont suscitées, constituent aujourd'hui l'une des branches les plus importantes de la physique céleste, et l'une des plus fécondes. On a même proposé d'admettre, non sans quelque fondement, que les mondes peuvent, après leur mort, se dissoudre en poussière météorique, et que cette poussière peut ensuite servir à ensemercer de nouveaux mondes.

On le voit, l'étoile filante solitaire que la jeune fille contemple en rêvant au ciel nous ouvre des horizons immenses et nous raconte les épisodes de l'histoire de l'univers. Cette pâle étoile, que l'on est tenté d'appeler avec le poète

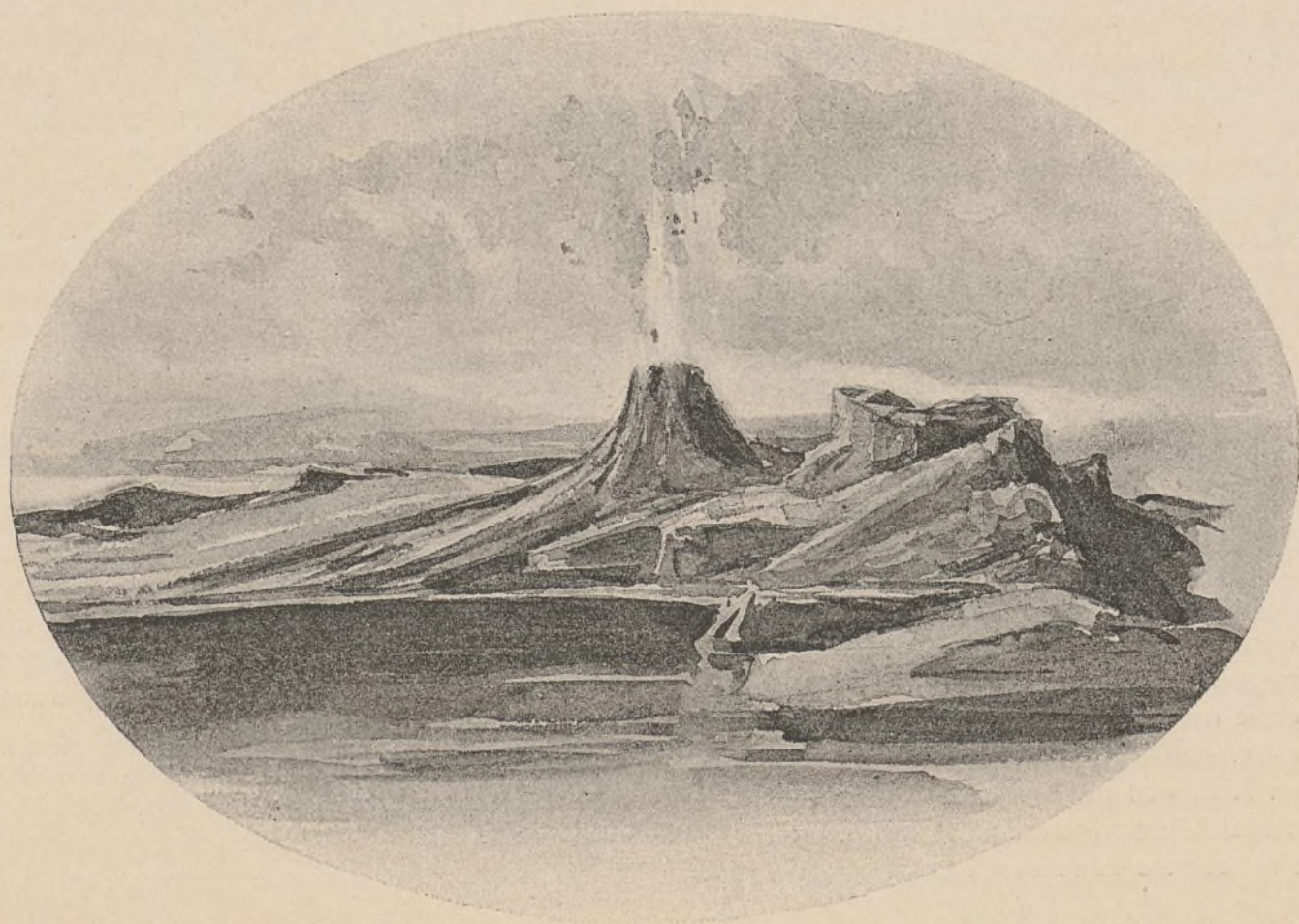
Triste larme d'argent du manteau de la nuit,
et à laquelle on pourrait demander aussi :

Où t'en vas-tu, si belle, à l'heure du silence,
Tomber comme une perle au sein profond des eaux ?

ce météore fugitif vient de nous transporter en plein cosmos, dans ce laboratoire infini où se jouent les destinées des mondes. Rien ne se crée, rien ne se perd. L'atome imperceptible qui traverse l'éther, et qui ne devient visible à nos yeux que par sa rencontre avec notre atmosphère, arrive des âges les plus reculés de l'histoire de l'univers et toujours dans l'avenir rencontrera des mondes toujours nouveaux. Éternité ! Infini ! Nos âmes pensantes ne sont-elles pas les étoiles filantes d'un ciel spirituel que nous traversons sans le connaître, vibrant sous ses lois mystérieuses, vivant de désirs et d'espérances, de joies et de regrets, brillant un instant par notre rencontre avec le monde matériel pour rentrer dans l'immensité qui tout absorbe ? Il naît et il meurt un être humain par seconde. Autant d'étoiles filantes. Atomes, riens... Mais pour nous, ces riens, c'est tout.

(Illustrations de F. de Myrbach.)

CAMILLE FLAMMARION.





L'ANGOISSE

PAR CAMILLE DEBANS

QUAND nous arrivâmes à Carlemont, ce fut, de toute part, une véritable fureur d'enthousiasme. Devant le train qui venait de se vider, ou à peu près, nous restions éblouis. Le pays était célèbre par sa beauté. La plupart d'entre nous s'attendaient au plus splendide spectacle. Eh bien ! l'attente fut dépassée. Tout ce que nous avions sous les yeux était admirable, tout, jusqu'au moindre détail.

D'abord, à quelques pas, la gare, et quelle gare ! imaginez une construction affectant la forme exquise d'un gothique pavillon que la main des fées, dont la contrée doit être pleine, aurait brodé à loisir, en le parant des clochetons, des tourelles, des auvents, des terrasses les plus disparates et en même temps les plus gracieux du monde. — Il était mille fois plus poète qu'ingénieur, celui qui l'a bâtie, mais, phénomène invraisemblable, un autre poète survint, qui rêva de cacher, sous un manteau de fleurs et de feuillage, la merveille du premier et réussit — ô miracle — à créer une merveille plus étonnante encore.

Invitée ainsi à collaborer, la nature dépensa tout son talent. Des glycines, des vignes vierges, des clématites et des rosiers grimpants en recouvraient entièrement — mais entièrement, entendez-vous ? — les façades, les côtés, les saillies et les toits. Autour des gracieuses colonnes qui soutiennent la marquise, s'épalaient les larges feuilles des aristoloches entre lesquelles volubilis et chèvrefeuilles glissaient leurs fleurs. L'éblouissante et robuste végétation avait pris la forme exacte de l'édifice, lui donnant l'aspect d'un palais fleuri, du nid parfumé où s'endorment les elfes. A l'une des fenêtres encadrées de pampres se tenait une jeune fille d'un blond vague et mystérieux, aux yeux noyés dans une sorte de béatitude ambiante. Elle regardait la foule en souriant avec l'air d'une créature qui ne réclame rien à la Providence.

Derrière ce castel enchanté se dresse presque brusquement une montagne tour à tour, selon les hauteurs, fleurie, boisée ou aride, mais partout d'un pittoresque insolent ou superbe. Sur ses premiers renflements, des villas de tout style sont blotties dans les bouquets d'arbres, s'entourent de ceintures de roses ou semblent émerger du satin vert des pelouses. Deux ou trois cents mètres plus haut commence la forêt profonde avec ses mélèzes hardiment suspendus aux parois des abîmes. Et enfin, à toucher le ciel, le

roc nu, prenant sous le soleil des teintes violettes d'un effet délicieux. Ce sont des massifs de porphyre d'un dessin large et grandiose qui tantôt tombent à pic, tantôt lancent vers l'azur des arêtes délicates, tantôt enfin s'écrasent en un ballon colossal. Dans les angles où commencent à s'amorcer les lits des torrents, on aperçoit, blottis, de vaporeux nuages blancs ou roses, vagabonds qui, las d'errer dans l'espace, se sont arrêtés là pour se reposer enfin.

Que si maintenant vous tournez le dos à la montagne et à la gare, devant vous miroite un lac aux eaux calmes comme des jours heureux et dont les petites vagues viennent baiser le rivage en mourant presque sous vos pieds. Il est pourtant immense, le lac. Et l'on aurait, à le sonder du regard, l'illusion de la mer, si tout à fait au delà on n'apercevait des cimes d'un bleu pâle ou d'un vert effacé qui changent de nuances et d'aspect selon les heures de la journée, fournissant, comme l'Océan, un spectacle d'un intérêt d'autant plus vif qu'il se renouvelle à tout moment et que celui d'un jour ne ressemble jamais à celui du lendemain.

Pour achever le paysage, figurez-vous tout cela par une magnifique journée de juin dont la chaleur féconde se tempère d'une imperceptible brise arrivant rafraîchie et régulière d'un col voisin.

Supposez un village en fête et tous les curieux de partout profitant de ce jour pour venir contempler cette terre idéale. Le lac est comme semé de bateaux qui se dirigent vers un petit port voisin de la gare. Aux flancs des monts retentissent les grelots des chevaux qui emportent dans des voitures primitives les grappes de paysans endimanchés. Les coups de fouet résonnent sur toutes les pentes. Au bord des ravins et sous les tonnelles s'égrènent des chansons. C'est partout une gaieté, une jeunesse de nature qui supprime net les tristesses.

Et en bas, à gauche, comme s'il marchait sur le lac tout en paraissant s'incruster dans le fond vert du rivage, le train qui nous a portés s'éloigne à toute vitesse, mêlant par instants son cri joyeux aux bruits de la vallée et laissant derrière lui son panache blanc sans qu'on l'entende, à cette distance, rouler sur sa voie unique.

Au moment où nous sortions de la gare pour aller goûter de plus près ces splendeurs, le facteur rural arrivait de son pas lourd

et monotone. La jeune fille de tout à l'heure, svelte, aérienne, s'élançait au-devant du distributeur inconscient des ivresses et des malheurs que contient sa boîte de Pandore. Elle reçut de sa main un pli qui la fit radieuse.

« Papa, dit-elle à un personnage à casquette palmée d'or, il arrive ce soir. »

Puis, elle rougit jusqu'aux cheveux d'avoir, sans doute, laissé voir son bonheur.

Tout le jour s'écoula comme un rêve adorable et cette fête qui dans un autre cadre aurait été banale, nous laissa dans la série de ses péripéties prévues des impressions délicates, douces et durables.

A plusieurs reprises, les hasards de la conversation ramènèrent, on ne sait pourquoi, le nom et l'image de la blonde heureuse. C'était, on l'a deviné, la fille du chef de gare : Marguerite Latour. On racontait son histoire. Quelques mois auparavant un jeune homme lui avait sauvé la vie sur le lac et s'était épris d'elle. De son côté, Marguerite avait donné son âme à Georges. Mais quand il avait fallu parler de mariage, les deux familles jugeant qu'elles allaient faire chacune une mauvaise affaire, s'étaient obstinées en une opposition douloureuse ; néanmoins, au bout de quelque temps, les parents s'aperçurent qu'ils allaient mourir d'amour tous les deux. Au fond on les aimait et l'on céda de part et d'autre.

Marguerite vivait donc ce jour-là dans l'attente d'un bonheur auquel ne manquait même pas l'assaisonnement des résistances et d'un désespoir passagers. Et tout le monde dans la montagne, sur le bord de l'eau et dans les vallonnets des premières pentes, s'intéressait à elle comme à une amie ; chacun faisait des vœux pour la réalisation de son rêve.

Vers huit heures du soir — le soleil allait disparaître derrière les crêtes qu'il enflammait — nous étions descendus à la gare pour rentrer par l'avant-dernier train. Jamais la petite station n'avait été à pareille fête. Plus de quatre cents personnes attendaient avec nous. Un ravissement universel pénétrait la foule qui ne se lassait pas de contempler ce coin de terre paradisiaque. Enveloppé dans une atmosphère de bonne humeur, tout ce monde marchait en



souriant dans un rêve plein de charme. Le plus petit incident était prétexte à plaisanterie...

On s'amusait surtout de l'ahurissement des employés et du chef de gare sans songer qu'ils avaient dû, tout le jour, mener à bien une besogne surhumaine. Des anglais surtout provoquaient l'amusement par la ténacité avec laquelle ils harcelaient M. Latour en un français prononcé à l'anglo-saxonne.

A ce groupe de questionneurs, obstinés comme des mous-

tiques, venait s'ajouter le flot des oisifs hilares qui obstruaient le quai, rendant le service difficile.

En ce moment, on vit apparaître Marguerite Latour plus belle encore que le matin, les joues animées, les yeux allumés d'un feu extatique comme si elle eût été en communion avec quelque pensée divine.

« Ah ! père, dit-elle en voyant le chef de gare si tourmenté, comme tu as chaud et que tu as l'air fatigué. »

Une locomotive siffla derrière un pli de terrain, et, traînant après elle une longue séquelle de wagons, s'arrêta devant la maison fleurie avec son bruit de ferraille. Ce convoi n'était pas celui qui devait nous emporter. Il allait, au contraire, dans le sens opposé pour croiser, à la station prochaine, le train que nous attendions. Car, nous l'avons déjà dit, ce chemin de fer n'avait qu'une voie. Le croisement des trains, réglé très sévèrement, s'effectuait selon les heures des rencontres devant des gares déterminées.

De grandes précautions avaient été prises, de tout temps, pour éviter les malheurs. Même, les gens experts en ces matières affirmaient que toute surprise était improbable, la ligne se trouvant munie d'un appareil extrêmement ingénieux à l'aide duquel chaque chef de gare signale à son collègue le plus voisin, le départ d'un convoi et est averti lui-même automatiquement, que la route est libre. Quand un obstacle existe ou que les rails sont occupés entre les deux gares, l'appareil cesse de fonctionner.

Bref, tout cela est si bien calculé que jamais on n'aurait rien à craindre si l'humaine cervelle dont on ne peut se passer d'une manière absolue, était aussi parfaite que les instruments créés par elle, si l'on pouvait compter sur l'inventeur autant que sur l'invention. Étrange sujet de réflexions sur l'esprit et la matière.

Mais on entendait le bruit sourd et répété des portières que fermaient, avec une hâte régulière, le conducteur et un homme d'équipe. On empilait dans le fourgon les derniers bagages. M. Latour, son sifflet d'argent à la main, semblait pensif. Dans sa cervelle fourbue, un vague instinct lui disait qu'il oubliait quelque chose. Et comme on le fatiguait encore de questions, il quitta la place pour reprendre possession de soi-même en se dirigeant vers le mécanicien qui lui dit :

« Eh ! bien, monsieur, nous ne partons donc pas ? »

M. Latour jeta autour de lui un regard inquiet pour s'assurer que tout était en ordre, puis il approcha le sifflet de ses lèvres. Un son aigu, roulant, monta dans l'air. La locomotive répondit à ce signal en sifflant elle-même. La corne du garde-barrière proféra sa note plaintive et pfff ! pfff ! pfff ! le train s'ébranla ; il partait, il était parti.

* *

Mais la dernière voiture n'avait pas dépassé l'aiguille de descente qu'une lumière se fit dans la tête du chef de gare. Brusquement il devint livide.

« Papa, papa, qu'as-tu ? » demanda Marguerite.

M. Latour ne répondit pas. Il chancelait, sous une telle émotion, qu'il n'avait pas entendu les paroles de sa fille. Un de ses employés passait à sa portée. Il l'arrêta violemment par le bras et, avec des yeux effrayants, hachant ses mots :

« C'est vous, Renault, qui avez signalé le train 211 ? demanda-t-il. »

— Non monsieur, répondit l'homme. »

Le chef de gare à cette réponse sentit une piqûre aiguë à la racine de chacun de ses cheveux.

« Alors, c'est vous, Brémont ? »

— Non monsieur. »

Une sueur éclata sur toute la face du pauvre homme. Deux ou trois personnes inquiètes le suivaient, l'écoutaient.

« Joseph, c'est donc vous qui avez signalé à la gare de Laroque le train 211 ? »

La même réponse tomba comme un coup de massue, sur le chef de gare : « Non monsieur ». Personne n'avait signalé le 211. Lui non plus. Il venait de s'en souvenir. Et le train était parti.

« Mais alors, dit tout haut une des personnes qui avaient écouté les questions de M. Latour, les deux trains vont se rencontrer ! »

Ce propos fut entendu par trois ou quatre voisins. On le répéta. Et il courut dans la foule avec la rapidité cruelle des nouvelles désastreuses.

Le chef de gare n'y voyait plus et restait là debout, sans idée, pétrifié. Marguerite poussa un cri fou ; quelques optimistes, il y en a partout, prétendaient que la chose était invraisemblable.

« Il faudrait, pour cela, que les deux trains, disaient-ils, fussent partis à la même minute, à la même seconde des deux stations voisines. Et puis le chef de gare de Laroque ne peut pas avoir oublié de signaler son train en même temps que celui de Carlemont. Ce serait un comble. D'ailleurs les gardes-barrières et les autres employés de la voie... »

Cette démonstration rassurante fut coupée par un cri : « Le train de Laroque est en route, voyez, voyez !!! »

Dans toutes les poitrines il y eut une contraction douloureuse, étouffante.

« Il faut faire quelque chose, il faut faire quelque chose, répétait d'une voix saccadée un jeune homme dont les nerfs souffraient

déjà d'un commencement de crise. Le train qui part d'ici n'est qu'à deux cents mètres. Il faut crier. Le mécanicien ou le chauffeur nous entendront peut-être. »

Ce fut comme un tas de poudre qui s'enflamme, tout le monde comprit. Une clameur effrayante s'éleva, se répandit, alla porter l'effroi sur les hauteurs et jusqu'aux horizons du lac. On levait les cannes, les ombrelles, on les agitant follement en poussant de nouveaux cris aigus, maladifs, terribles.

Au milieu de cette foule énervée le chef de gare, immobile, comme changé en statue, regardait devant lui sans rien voir. La peau de sa face était verdâtre. Et pourtant quelqu'un

était plus pâle que lui, sa fille. Elle murmurait machinalement : « Georges ! Georges est dans le train. Il est perdu. Papa, Georges... »

Puis elle allait sur le quai, s'élançait au-devant de tous les autres spectateurs, ébauchait des gestes d'inconsciente, mêlait ses cris à ceux de la foule et tombait dans un morne accablement sans cependant pouvoir détacher ses yeux de la locomotive et des voitures qui allaient lui tuer son fiancé.

Le train 211 continuait sa marche. La voie décrivait sur la rive du lac une courbe s'infléchissant à droite. En sorte que l'on suivait, sans s'y appliquer, les péripéties du drame. Venant de



Laroque, l'autre convoi s'avancait. De temps à autre ils disparaissaient l'un et l'autre dans des tranchées. Et c'étaient précisément cette courbe et ces tranchées qui les empêchaient de se voir. La fumée blanche de chaque cheminée s'élançait dans l'air avec la même régularité empressée. On sentait que les mécaniciens marchaient à la mort, sans se douter, l'âme tranquille. Et c'étaient les spectateurs de la gare de Carlemont qui enduraient une souffrance, une torture sans nom.

Ils assistaient, impuissants, à la course tragique de ces deux monstres allant se briser l'un contre l'autre, et en dépit de ce qu'ils pouvaient imaginer, dire, faire, rien n'empêcherait la catastrophe.

Cependant il n'y avait là ni tunnel, ni talus extraordinairement élevé.

« Comment se fait-il qu'ils ne se voient pas ? se demandait-on.

— Ah ! l'on dirait que l'un des trains a renversé sa vapeur.

— Non, non, vous vous trompez. »

Et, en effet, ils marchaient toujours. Les voyageurs de Carlemont étaient la proie d'une angoisse abominable, angoisse que venait affaiblir ou éteindre à chaque seconde une lueur d'espérance. A cette distance, les locomotives semblaient marcher avec lenteur et l'on en concluait qu'elles ralentissaient, qu'elles allaient s'arrêter.

Mais non. Les mécaniciens, les chauffeurs, les personnes des deux convois en marche étaient aveugles comme leurs machines.

Dans les compartiments, on riait, on faisait des projets, on pensait à ses enfants, à sa mère, à l'avenir. Georges brûlait d'être rendu. Il s'impatientait de la lenteur du train.

Et avec une implacable régularité, séparées par un pli de ter-

rain de cent et quelques mètres seulement, les deux machines continuaient à s'avancer. La foule de la gare était devenue silencieuse. Elle se figeait dans l'horreur de la catastrophe inévitable.

« Ils ne se verront donc pas ? » dit une femme qui traduisait ainsi la pensée de tout le monde.

M. Latour semblait figé dans son immobilité de granit. Il ne remuait ni une main, ni une lèvre, ni une paupière. Il regardait. Toute sa vie restait concentrée dans ses yeux.

On pouvait voir maintenant les deux convois se diriger à toute vapeur l'un contre l'autre. Et c'était long tout de même à se produire, cette rencontre que tout le monde redoutait si effroyablement. Le temps, dans des circonstances pareilles, se subdivise en parcelles infinitésimales et qui durent cependant une longueur appréciable, une longueur encore divisible.

Marguerite debout, les cheveux à moitié dénoués, tant elle avait mis de violence à se prendre la tête à deux mains pour s'assurer qu'elle ne subissait pas un indicible cauchemar, criait maintenant : « Perdu ! Il est perdu ! mon Dieu ! »

Elle se tordait les bras, on la voyait prête à s'élançer pour obéir à quelque espoir insensé de rejoindre le train et de sauver Georges, car elle ne pensait qu'à Georges. Ni la situation de son père anéantie, ni les existences nombreuses qui allaient être brisées ne la préoccupaient, ne la touchaient. Est-ce qu'elle y songeait ? Georges, celui qu'elle aimait ardemment, dont l'avant-veille encore elle ne comptait plus être la femme, Georges allait mourir au moment où tous les obstacles étaient aplanis.

Et c'était elle qui, vingt-quatre heures auparavant, lui envoyait une dépêche, le priait de venir !

Une illusion lui vint à l'esprit : « S'il avait manqué le train ! Si quelque obstacle... »

Elle n'osa pas achever. Un obstacle ? Lequel ? Il l'aimait trop pour retarder son départ d'une seconde. Il était là, sûrement. Il lui semblait qu'elle le voyait. Et il allait mourir. Ah ! pour le coup, elle eut un mouvement de révolte, frappa du pied violemment.

« Et rien, rien, je ne puis rien. Je suis là, je le vois qui va périr et ma voix est trop faible, mon bras est trop court, ma volonté reste inutile. Quel supplice ! J'en mourrai aussi ! »

Ce qu'elle disait, dans les affres du désespoir, les quatre cents spectateurs le pensaient également. Il faut avoir subi semblable effroi pour se faire l'idée de ce qu'éprouvaient les cerveaux des spectateurs éternés. On haletait. Des gens criaient brusquement, un jeune homme tomba sur le trottoir dans une attaque d'épilepsie. Et les crises de nerfs gagnaient de proche en proche. Ceux qui résistaient demeuraient cloués au sol, le regard et le geste tendus vers la partie de la voie où le dénouement allait se produire.

Quatre-vingts mètres à peine, dans une courbe, séparaient les deux trains. Et l'on se demandait encore comment ils ne s'apercevaient pas. Quatre-vingts mètres ! Et le temps de le penser, ils n'étaient plus qu'à soixante l'un de l'autre. Cinquante maintenant. Ils se précipitaient. Personne, à cette minute, ne trouvait plus qu'ils marchassent lentement. La distance diminuait de seconde en seconde. C'était horrible.

La poitrine des spectateurs, écrasée sous les doigts de fer de l'angoisse, se rétrécissait à chaque tour de roue. Ceux même qui n'avaient dans les trains ni un ami ni un parent, souffraient comme pour mourir. Que devait donc endurer la pauvre Marguerite ? Sa vie était en jeu, plus que sa vie, celle de son bien-aimé ! C'était son cœur qui allait être écrasé par le choc des deux machines. Elle fit encore quelques pas en avant, comme pour mieux goûter l'accomplissement de son horrible destinée, les yeux hagards, la bouche tordue, les mains et les lèvres tremblantes, les cheveux dénoués.

Un cri de joie retentit au milieu de la foule.

« Ils se sont vus. Le train de Laroque a renversé sa vapeur ; voyez, il ne fait plus de fumée.

— Mais l'autre ! l'autre ! répond quelqu'un. Ah ! »

Le plus mortel des frémissements passe sur la foule. Les femmes détournent la tête. Un cri aigu, ce cri qu'on doit entendre dans les villes prises d'assaut et livrées au pillage, retentit. C'est Marguerite qui l'a poussé. Un bruit sec, semblable à quelque coup de canon étouffé, se fait entendre. Le choc a eu lieu. Les deux monstres de fer se sont dressés, furibonds, s'embrassent, s'escaladent l'un l'autre, semblent vouloir monter à des hauteurs invraisemblables et retombent au milieu d'une vapeur brûlante qui enveloppe tout. Des wagons s'effondrent à droite, au bas d'un talus, et se disloquent. D'autres sautent sur les roches et l'on devine de loin un brisement horrible...

Le chef de gare n'ayant pas la force de faire un pas s'affaisse dans une attitude de vaincu. Les spectateurs affolés courent au hasard. Sur le lac toutes les barques se dirigent à force de rames vers le théâtre du désastre. Deux wagons sont tombés dans l'eau.

Marguerite, sans savoir ce qu'elle fait, est partie en courant. Quoi ! Il y a six ou sept cents mètres à faire pour savoir ! car l'espérance brille encore comme une lueur dans son cœur écrasé.

« Il y a des voitures intactes, » a-t-on murmuré à ses côtés.

Elle vole sur le ballast qui lui tord les chevilles, trébuchant à chaque pas. Jamais, en d'autres circonstances, elle n'aurait eu la force de tenter une pareille course ; mais elle ne s'aperçoit de rien, pas même qu'elle tombe deux ou trois fois. Toujours plus vite, les pieds meurtris, les genoux écorchés, elle va, elle va... Des hommes, des jeunes gens, mus par un sentiment de charité, ont pris le même chemin pour porter secours aux blessés, aux survivants, s'il y en a ; mais aucun ne peut la rejoindre.

Oh ! ces six cents mètres ! Comment dire à quel point ils furent longs, longs, longs, quoiqu'elle n'eût pas ralenti une seconde son élan. Quel supplice ! on ne se doute pas, non, il est impossible de se douter de la division des secondes en centièmes sans fin, dans de pareils moments.

Elle arrive pourtant, sans respiration, sans voix. Le spectacle qu'elle attendait n'était rien auprès de celui qui la frappe. C'est un chaos. L'une des machines a éventré l'autre. Le tender et cinq ou six voitures de chaque côté ne forment plus qu'un impénétrable fouillis. Le sol est labouré à des profondeurs inouïes. Une moitié de wagon est sur son toit, deux roues en l'air. Au milieu de cet enchevêtrement inextricable retentissent des hurlements de douleur, des appels désespérés, des sanglots et aussi des plaintes sortent, éteintes, de poitrines brisées.

Horrible ! mille fois horrible. Marguerite se dit : « Georges est là parmi les victimes, parmi ceux qui endurent ce martyre. »

Elle court encore, cherche à voir, tourne autour de cette mêlée de choses et d'hommes et appelle : « Georges ! »

D'autres personnes arrivent, on organise les premiers secours. « Georges ! Georges ! » Elle tombe à genoux, commence une prière, se relève énergique, violente et appelle plus fort. On la regarde avec une infinie pitié. Nul ne doute qu'elle ait perdu celui qu'elle aime... Elle a parcouru ce champ de bataille, elle en a fait le

tour. Pas une voix n'a répondu à ses appels. « Georges ! » Alors elle court aux voitures restées intactes, ouvre les portières, regarde : vides ! Eh ! certainement, vides ! Il faut être dans l'état où l'a mise son angoisse pour ne pas se dire que nul n'a eu envie de rester là. C'est fini.

Mais, là-bas, on retire déjà un corps des décombres.

« Il n'est pas mort ! » dit une voix.

Marguerite s'élance, écarte la foule avec l'autorité du malheur et regarde. Ce n'est pas lui. Elle retombe dans sa nuit. Le cœur lui bat abominablement. Vers les tempes le sang afflue, l'étourdit. Elle va tomber. Mais non, un effort lui rend l'équilibre. Elle entend des hommes d'équipe qui disent : « Il faudra vingt-quatre heures pour dégager les blessés qui sont là-dessous. »

Vingt-quatre heures ! pense-t-elle. Dans sa démenche elle veut faire mentir l'ouvrier. De ses mains, de ses faibles mains elle arrache des barres de fer qui cèdent d'abord, résistent ensuite et lui prouvent sa débilité. Il faut qu'elle accepte le malheur. On veut l'entraîner. Elle résiste. Un homme considérable du pays ordonne qu'on l'emporte. Mais elle supplie, elle éclate en sanglots. Elle va se faire traîner, quand tout à coup elle cesse de se défendre. Dans une immobilité complète, elle regarde devant elle et tend l'oreille.

Puis d'un seul effort elle s'arrache des mains qui la retenaient et fait deux pas en avant :

« Georges ! » crie-t-elle pour la centième fois, mais joyeusement, à cette heure.

Un jeune homme, aussi beau qu'elle était belle, descendait un sentier, l'haleine perdue. C'était son fiancé revenant déjà de la



gare où il avait couru d'abord pour la rassurer. Marguerite devint plus pâle encore, eut un sourire, tendit les deux mains. Ils allaient tomber dans les bras l'un de l'autre quand la pauvre enfant, assez forte tout à l'heure pour supporter sa douleur de damnée, n'eut pas la poitrine assez vaste ni le cerveau assez grand pour contenir la joie dont tout son être fut rempli brusquement.

« Dieu soit... » murmura-t-elle d'une voix étouffée sans pouvoir achever.

Et, prenant sa poitrine à deux mains, elle poussa un profond soupir et tomba inerte dans les bras de celui qu'elle avait tant aimé.

Georges poussa un cri.

« Morte ! »

Et il restait stupide dans son incommensurable désespoir, quand les lèvres décolorées de Marguerite s'agitèrent doucement. Et elle eut un sourire avant même que de rouvrir les yeux.

La joie n'avait pas pu la tuer plus que la douleur.

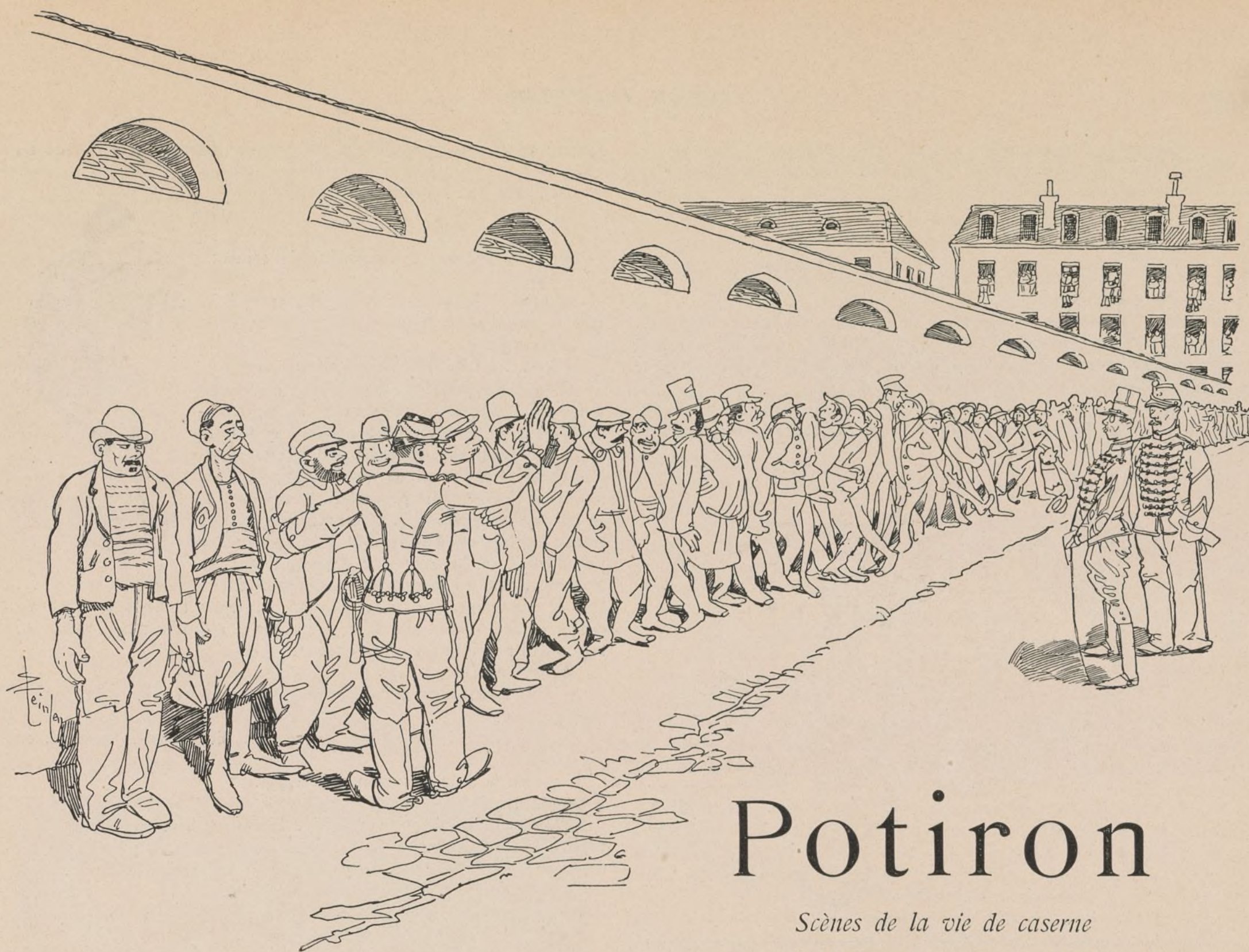
CAMILLE DEBANS.

(Illustrations de S. Rejchan).

PIERRE BILLET



PENDANT LA FENAIISON

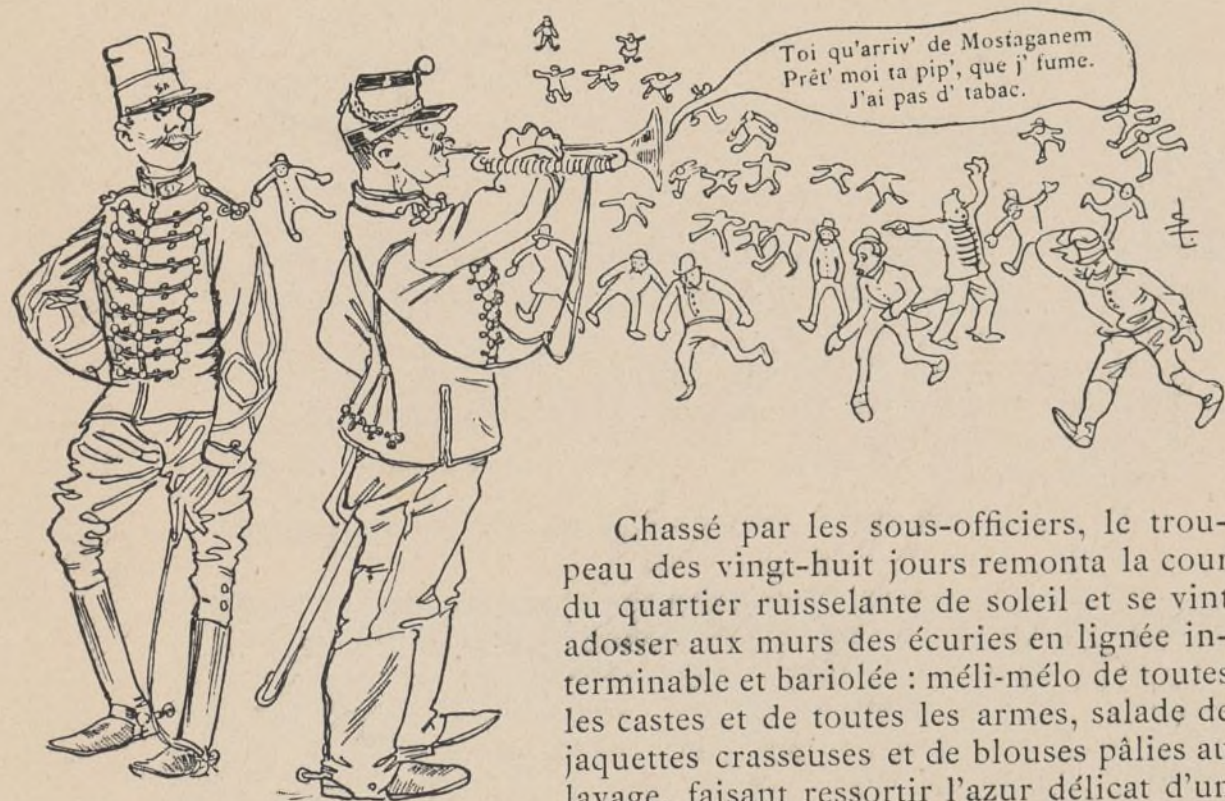


Potiron

Scènes de la vie de caserne

PAR GEORGES COURTELINE

Au coup de midi, l'officier de semaine Mousseret, — un petit, tout petit sous-lieutenant sorti quelques mois auparavant de l'école, — donna ordre de faire rassembler. Il dit qu'on allait procéder à l'appel des réservistes, et que les retardataires écoperaient de quatre jours. Sur quoi le trompette de garde qui, de loin, guettait un signal, porta l'instrument à la bouche, et par trois fois, dans trois directions différentes, lança la sonnerie au pansage :



Chassé par les sous-officiers, le troupeau des vingt-huit jours remonta la cour du quartier ruisselante de soleil et se vint adosser aux murs des écuries en lignée interminable et bariolée : méli-mélo de toutes les castes et de toutes les armes, salade de jaquettes crasseuses et de blouses pâlies au lavage, faisant ressortir l'azur délicat d'un dolman, l'éclat d'une haute ceinture de spahi égarée là-dedans, sans que l'on sût pourquoi. Ces gens se poussaient du coude, ricanèrent, — d'un rire niais de pauvres diables qui font contre fortune bon cœur et affectent de se trouver drôles, — tandis qu'aux fenêtres de la caserne, des centaines d'autres figures riaient aussi, des têtes que coiffaient la tache brune d'un képi ou le gris souris bordé bleu du léger callot d'intérieur.

« Appuyez à droite, appuyez ! hurlait le sous-officier de semaine. Le sept, le huit, le neuf, le dix, le onze et le douze, en arrière ! Et toute la bande, là-bas, demandez-moi ce qu'ils fabriquent. Voulez-vous appuyer, tonnerre ! Encore ! Encore, donc !... Pompiers, va ! — Là ! c'est bien ! Assez ! ne bougez plus. »

Il s'élança, vint prendre la tête du rang dont il vérifia, l'œil

oblique, l'alignement irréprochable. Côte à côte, sans une parole, Mousseret et le fourrier du dépôt attendaient.

« Fixe ! » cria le maréchal des logis.

L'appel commença. Deux minutes, ce fut une kyrielle de noms fleurant tous les fumets de France :

« Lecardonnet !... Pied !... Vidaline !... Laboulbène !... Mayeux !... Van der Straat !... Simon !... Boutique !... Fontbougade !... de la Bergerie !... Sinoquet !... » Et les : « Présent !... sent !... sent ! Présent ! » se succédaient sans interruption, crépitaient comme une fusillade. Le beau temps tournait à l'orage ; par instant des nuages glissaient devant le soleil, projetés sur le sol en ondes galopantes. Des croisées ouvertes au vent, tout un train-train de vie active s'échappait, le bruit des lourds sabots trainés par les planchers, l'âpre grincement du chiendent sur les cuirs encroûtés de boue, mêlés à une voix lamentable qui sanglotait la Patrouille allemande, là-haut, sous la chute des combles :

De leurs soldats, la patrouille s'avance ;
Écoutez le bruit de ses pas ;
Pauvres proscrits, chantez, chantez plus bas,
Si vous voulez chanter la France.

« Potiron ! » appela le fourrier.

Personne, cette fois, ne répondit. Simplement, sur toutes les bouches, un rire contenu grimaça, tant l'étrangeté du nom éveillait de gaieté.

« Potiron ! »

Même silence.

Mousseret intervint.



« Eh bien ? il n'est pas ici, Potiron ? — Non ? — Potiron !... Pas de Potiron ? C'est bien vu ? C'est bien entendu ? Adjugé ! »

Et au fourrier, à mi-voix :

« Portez manquant. »

— Bien, mon lieutenant. »

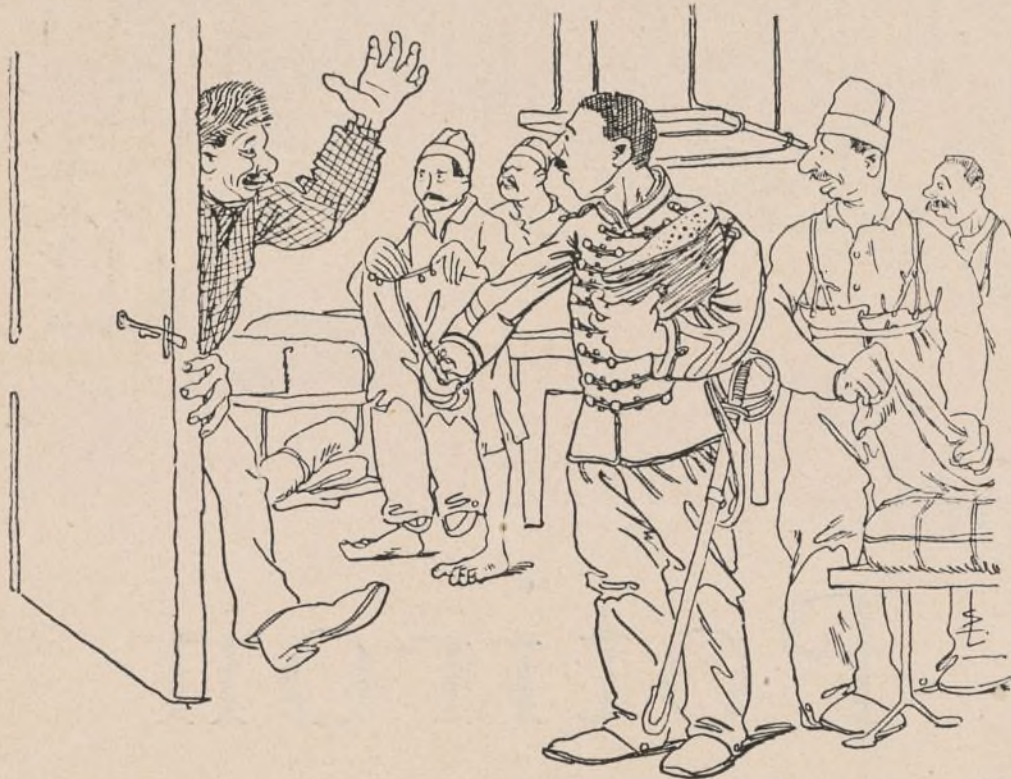
Il ajouta :

« Avec quatre jours de prison à la clé, bien entendu. »

— Naturellement. »

L'appel achevé, le sous-officier de semaine rétrograda de quelques pas. Il commanda : « Par file à droite, ... droite ! » et les vingt-huit jours, toujours flanqués de Mousseret, furent dirigés sur l'habillement, puis répartis par chambrées.

Or, au quatrième peloton on achevait de s'organiser, quand la porte, heurtée d'un coup de genou, céda, encadrant maintenant



une espèce d'athlète que coiffait une casquette de loutre, et que revêtait, à mi-hanches, le bourgeron flottant, quadrillé blanc et rose, des garçons bouchers-étaliers. De la même voix assurée et sonore dont il eût annoncé : « Sept cents grammes d'aloyau ! » cet homme demanda :

« C'est ici que je compte ? »

Justement, le brigadier Bourre, qui commandait la chambrée en sa qualité de « plus ancien », se taillait une tartine de pain, la boule-de-son entrée dans le défaut de l'épaule, avec l'air d'y jouer du violon au fil luisant de son couteau.

Il s'ébahit :

« Je l'sais t'y moi ! — En v'là une façon d'entrer ! — Qui c'est que vous êtes, d'abord ? »

L'autre se nomma :

« Potiron. »

On hurla. Mais le personnage ne s'en formalisa en aucune manière. Au contraire, il parut ravi de son effet ; ses épaules, soulevées par le rire, se voutèrent en dos de bossu, en même temps qu'une grosse rigolade silencieuse épanouissait sa face de bon diable ingénu. Evidemment, il n'eût pas échangé contre six mille livres de rentes la joie de s'appeler Potiron.

« Ah ! c'est vous qui êtes Potiron, reprit Bourre conquis à tant de belle humeur ; eh ben, mon vieux, j'peux rien vous dire. A c'theure ici, faudrait q'vous alliez trouver l'chef, y a que lui qui vous renseignera. Et puis, aut' chose : vous n'y coupez pas de quat' jours. »

« Comment, j'y coupe pas de quat' jours ! »

— Non mon vieux ; et à faire en rabiot, bien sûr. »

— Ah ! là là, sussurra dédaigneusement Potiron. Si y a jamais q'ces quat' jours-là pour me tomber su' l' coin de l'œil, j' suis pas prêt d'attraper un com-père-loriot. »

Le brigadier haussa l'épaule :

« Taisez-vous donc ; d' l'épate, tout ça. »

— De l'épate ? »

— Pour sûr, de l'épate ! Vous avez ramassé quatre jours de prison pour avoir manqué à l'appel, vous ferez vos quat' jours de prison et ça fera la rue Michel. A quoi ça sert de faire le faraud quand c'est qu'y a un ordre de l'officier de semaine ? »

Du coup, l'homme à la casquette de loutre resta muet. Seulement il se giffa la cuisse, et la main soudainement dressée, la paume dehors, en dit plus qu'un réquisitoire sur le cas que lui, Potiron, faisait de l'officier de semaine. Il défia :

« Trente-deux jours à tirer au lieu de vingt-huit ? Des patates ! »



Ca ne va pas avec bibi, ces comptes-là. Salut ! J'vas causer au chef. »

Et ayant dit, il disparut.

On riait encore, qu'une voix déjà criait :

« Fixe ! »

Mousseret à son tour venait d'entrer, et, le nez au vent, il furetait, fouillait les lointains de la chambre.

« Bé !... est ici, l'illustre Potiron ? »

C'était un petit être tout nerfs, au visage couleur de vin doux et travaillé de tics continuels, à la moustache blondâtre et molle, moussant mal sur un champ de dartres enflammées. En l'ampleur disproportionnée de son képi il enfonçait jusqu'aux paupières, et sa culotte en flanc de soufflet zigzagait à ce point sur ses cuisses, qu'on l'eût pu croire pantalonné de la défroque d'une girafe. Les hommes, pris à l'improviste, avaient rectifié la position sur place. Ils demeuraient l'œil sans regard, les bras tombés le long du corps et les talons sur la même ligne, attendant un ordre de repos qui persistait à ne pas venir.

Bourre prit la parole.

« Mon lieutenant, le réserviste Potiron sort d'ici à la minute même. »

— Au diable ! s'exclama Mousseret. Et qu'est-il devenu, ce pierrot-là ? »

— Il est au bureau, mon lieutenant. »

— Ah ! bon. »

Tout de suite il tourna bride. Sur son dos, soutaché d'élégantes fusées noires, la porte, ramenée, claqua. En vingt pas il fut chez le chef, homme de bien, qui, pour le quart d'heure, mettait à jour les livrets matricules, imputant des carreaux cassés et des bouchons de fusil perdus au compte des cavaliers partis en



permission ou en congé de convalescence. Ayant su de quoi s'agissait, il s'empressa, fit l'homme du monde, donna la comédie d'une contrariété de bon goût :

— Vraiment, mon lieutenant, désolé !... Potiron, vous dites ? un boucher ? Il sort d'ici. Est-ce bête ! Si j'avais pu prévoir... »

Mousseret l'interrompit.

« Enfin où est-il ? »

— A l'habillement, mon lieutenant. Il est allé se faire équiper. »

— Merci. »

L'officier reprit sa course, gagna le magasin dont il franchit le seuil. Le malheur est qu'au même instant Potiron en sortait par la porte opposée. De nouveau il se dut rabattre sur la chambre, mais Potiron l'avait traversée, comme une flèche, le temps de déposer ses hardes sur son lit. Maintenant il était chez le barbier, ainsi que Bourre le donna à entendre ; et le fait est qu'il eût été chez le barbier s'il n'eût déjà cessé d'y être lorsque le sous-lieutenant survint pour l'y rejoindre.

« Ah ! ça, fit alors celui-ci, les bras jetés sur la poitrine, est-ce que je vais passer ma journée à courir après cette brute ? Ce serait un peu raide, par exemple ! »

Raïde ou non, il en fut cependant ainsi, une fatalité inouïe mais opiniâtre, s'entêtant à amener le soldat sur un certain point de la caserne, tandis que l'officier le cherchait sur un autre. Et le plus joli de l'affaire fut que Potiron manqua à l'appel du soir comme il avait manqué à l'appel de midi. Mon Dieu oui ; le gaillard, délicat sur sa bouche et dédaigneux de la gamelle, s'en était tranquillement allé dîner dehors, puis s'était attardé chez un marchand de vin, à regarder jouer le zanzibar. Si bien que Mousseret éclata, son exaspération réveillée d'un coup de fouet, quand,

passant la visite des chambres et posant cette question bien simple : « Voilà un lit vide, qui l'occupe ? » Bourre, qui proté-



geait de ses doigts la flamme couchée de la chandelle, répondit impassiblement : « Le réserviste Potiron. »

— Potiron ! Encore Potiron ! Toujours Potiron ! cria-t-il. Ce n'est pas possible à la fin, ce client-là se paye notre figure à tous ! »

Il écumait. Sur ses talons, le sous-officier de semaine, le billet d'appel à la main, avait fait halte et ne soufflait mot. Ce fut lui qui paya la sauce :



« C'est comme vous ! Que fichez-vous là, à me regarder comme une huitre ? Vous allez me faire le plaisir de cavalier au corps de garde dire qu'on me coffre Potiron sitôt son retour au quartier ! Tout de suite, vous entendez bien. Illico ! à l'œil ! de pied ferme ! »

Et il trépidait, virait de bord, lâchait son monocle qu'il ratrapait au vol pour le revisser aussitôt sous l'orbite. Ses « Ah ! non. Ah ! non ! Ah ! bien non ! » étaient ceux de Baron dans la *Femme à Papa*, atterré « qu'un misérable cochon pût avoir raison à lui seul contre toute la faculté de médecine ».

Tout ceci n'empêcha nullement Potiron de réintégrer la chambre un coup que Mousseret n'y fut plus.

Il était gai comme un pinson et gris comme une petite caille ; charmant d'ailleurs, ayant passé par la cantine d'où il rapportait un litre de cognac et une salade toute préparée dans une bassine en fer-blanc.

Il entra et dit : « Y a du bon. »

Ce fut une stupeur. Hors des lits, des bustes dépoitraillés se dressèrent.

« Ah !... Potiron ! »

Lui ricanait, jouissait de l'étonnement général. Il conta qu'il avait coupé à la prison en se portant nouveau-malade ; après quoi, équitable et parcimonieux, il commença de répartir la salade : deux pincées qu'il puisait à même la bassine, à la fourchette du père Adam, puis déposait au fond des quarts maintenus entre les genoux. Le litre de cognac, tendu à bout de bras, circulait de couchette en couchette, et l'agonie d'un bout de chandelle qui s'achevait d'user sur la table, collé d'une larme de suif, promenait le long des murs des ombres fantastiques.

Potiron, le souper terminé, dit qu'il allait faire des tours.

Il enleva donc son dolman, apparut pantalonné de rouge jusqu'aux aisselles, avec des bretelles d'ordonnance qui pénétraient comme dans du beurre en l'épaisseur de son tricot, et se mit en devoir d'escalader la planche à pain. Malheureusement cette tentative ne fut couronnée d'aucun succès. Une minute on le vit, les yeux hors de la tête, se roidir sur les avant-bras, tâchant à amener son menton jusqu'à ses phalanges contractées... Ce fut tout ; ses mains vernies d'huile glissèrent, et il s'effondra bruyamment sur la table, écrasant la chandelle de son dos de colosse.

Instantanément, tombée à une obscurité profonde, la chambre s'emplit de clameurs, de hurlements farouches, de sifflets suraigus : un charivari assourdissant que Potiron s'efforçait de dominer, répétant qu'il n'y avait pas d'erreur, qu'il cherchait des allumettes et que le rétablissement n'était pas son fort, — avec désormais superflu. Des vociférations se heurtaient dans la nuit, en même temps, que, par le plancher, galopèrent d'inquiétants pieds nus. Un *bleu* eut son lit chahuté : on entendit sa chute brutale et le commencement de ses protestations qu'étouffa aussitôt l'épaisseur des paillasses ; un autre se mit à beugler, ayant reçu en plein visage une gamelle qu'un bras anonyme venait de lancer à la volée.

A la fin, tout de même, une étincelle bleuâtre piqua l'épaisseur des ténèbres. La chambre réapparut, devenue telle qu'un champ de carnage, à croire qu'une armée de barbares l'avait parcourue sabre au poing, jonchée de lits effondrés, de feuilles de salade, de tessons de bouteille. Des ombres, au loin, se hâtaient, replongeaient sous les couvertures comme des grenouilles épeurées. Potiron, point découragé, acharné à faire montre de ses petits talents, insistait, braillait à tue-tête qu'on allait voir ce que l'on allait voir. Et tour à tour il fit le manchot, puis le cul-de-jatte : le derrière par terre, le pied droit ramené sur la rotule gauche et le pied gauche ramené sur la rotule droite (exercice dédié aux dames). Bourre, qui s'était absenté un quart d'heure, le surprit dans cette position.

« Hein ! quoi ! cria-t-il effaré ; en v'là un qui fait l'comédien à présent ! Voulez-vous bien aller vous recoucher tout de suite ! Vous aurez deux jours salle' police, et avec un petit motif qui ne sera pas à la mie de pain, je vous en flanque mon billet ! »

Puis, l'œil mi-clos, la lippe tendue :

« Ah ça mais... ah ça mais... ah ça mais... »

Il cherchait. Sûr, le personnage ne lui était pas inconnu. Soudain il tressauta :

« Eh ! c'est Potiron, nom d'une trousse ! Hében elle est bonne, celle-là ! Pourquoi q'vous n'êtes pas à la boîte ? »

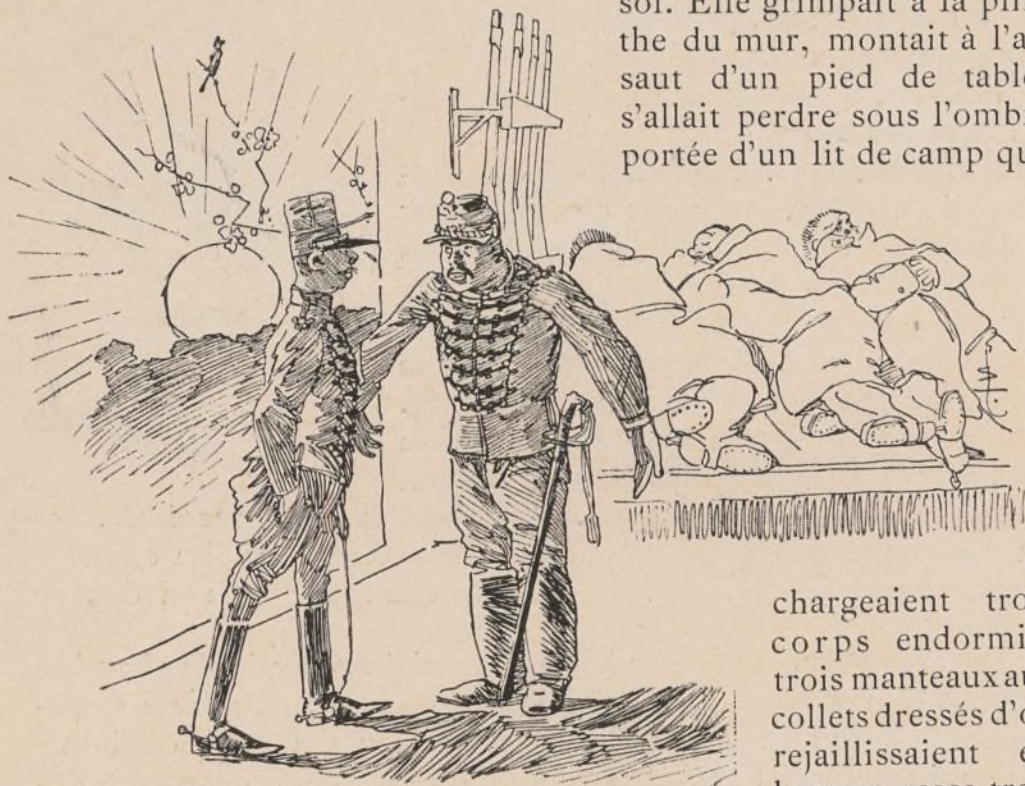


Congestionné, suant par tous les pores du visage la joie de vivre et l'orgueil des santés débordantes :
« Je suis malade, » dit négligemment Potiron.

Le premier soin de Mousseret, en arrivant au quartier le lendemain, fut de passer au corps de garde prendre des nouvelles de son homme.

« Eh ben ? Potiron ? »

Cinq heures venaient de sonner. Par la croisée du poste ouverte sur la grand' route, une aube de printemps entra, rose et tiède ; la douceur infinie des journées qui s'éveillent et qui promettent d'être belles. Une rousseur de soleil indécis cuivrait le sol. Elle grimpait à la plinthe du mur, montait à l'assaut d'un pied de table, s'allait perdre sous l'ombre portée d'un lit de camp que



chargeaient trois corps endormis, trois manteaux aux collets dressés d'où rejaillissaient en brosses rases trois

crânes tondus à l'ordonnance. Seul, le sous-officier veillait, bouquinant les loques graisseuses d'un roman cent fois lu et relu déjà, et que, de temps immémoriaux, une garde repassait à l'autre.

A l'entrée de Mousseret il se leva, prit la position militaire : « Potiron, mon lieutenant, est rentré à neuf heures.

— Ah ! ah ! — Et il est sous clé, j'aime à croire ?

— Non, mon lieutenant.

— Comment, non ! »

Le maréchal des logis eut le geste qui n'en peut mais : « Potiron s'était porté malade, et dame !... » Cela suffit. Mousseret fit demi-tour. D'une traite il fila sur la chambre, que du reste il trouva vide, les hommes étant à la corvée. Pourtant, un élève trompette exempt de service, qui fourbissait au tripoli le pavillon de son instrument, donna un renseignement précieux : « Potiron ? Il est aux cabinets, mon lieutenant.

— C'est bon, dit Mousseret, je vais l'attendre. »

Il était fixé. C'était la plaisanterie de la veille qui recommençait.

Il ravala un sourd juron, vint se camper au seuil de la porte qu'il barra de ses jambes ouvertes. Cinq minutes s'écoulèrent, puis dix, puis dix autres. Rien ne venait ; il attendait toujours, muet, cinglant du bout de sa cravache la double

bande azur de la culotte de cheval. Tout rageait en lui, tout ! depuis le bout de son nez sillonné de soubresauts nerveux, jusqu'à la pointe aiguë de sa botte ! « Chameau ! » murmura-t-il.

Et comme, à ce moment, le brigadier des ordinaires passait près de lui, la main en coquille sur l'oreille, il le héla, lui jeta une question au vol :

« Pas vu Potiron, Misaupoint ?

— A la cantine ! » dit le soldat.

Ils venaient de prendre un marc ensemble.

A la cantine ?... Malade et puni de prison, le drôle buvait à la cantine ?...

L'officier, déjà, y était ! Mais Potiron, lui, n'y était plus ; passé chez le casernier acheter un savon, puis, de là, à l'habillement réclamer un pompon qu'il n'avait pas touché, puis aux cuisines carotter un potage, puis, — car le trompette de garde appelait les malades au trot, — à la visite du médecin. Là, à vrai dire, il ne prit pas racine ; en deux temps il fut expédié :

« Ouvrez la bouche, tirez la langue, voyons ce poulx. Très bien, vous êtes un fricoteur ; vous aurez deux jours de prison.

— Mais major...

— Non, pardon, fichez-moi donc le camp. »

Il sortit....

« Potiron est là ? » demanda Mousseret qui entra.

Le médecin avait fait demi-tour sur sa chaise :

« Tiens, Mousseret ! Comment va, mon bon ? C'est Potiron que vous cherchez ? Il sort d'ici. Courez vite, vous le rattraperez à deux pas.

— Je vous remercie, dit le sous-lieutenant, je sors d'en prendre ! »

Il n'insistait plus. Il en avait assez. Tranquillement il alla au poste, fit sonner aux brigadiers et aux maréchaux des logis, leur enjoignant d'avoir à se saisir du réserviste Potiron en quelque lieu qu'ils le trouvassent. A la malle, Potiron ! Hors la loi, Potiron ! Pas d'explications, rien du tout ! Si Potiron n'était bouclé dans un quart d'heure, tout le clan des gradés coucherait à la boîte. Et allez donc !

Dans ces conditions, la lutte devenait impossible ; il n'était plus de fatalité ni de dieu des bons fricoteurs, comme disait le médecin major, qui pût sauvegarder Potiron. En effet, cinq minutes ne s'étaient pas écoulées que le sous-lieutenant lui-même était sonné au corps de garde.

Il accourut.

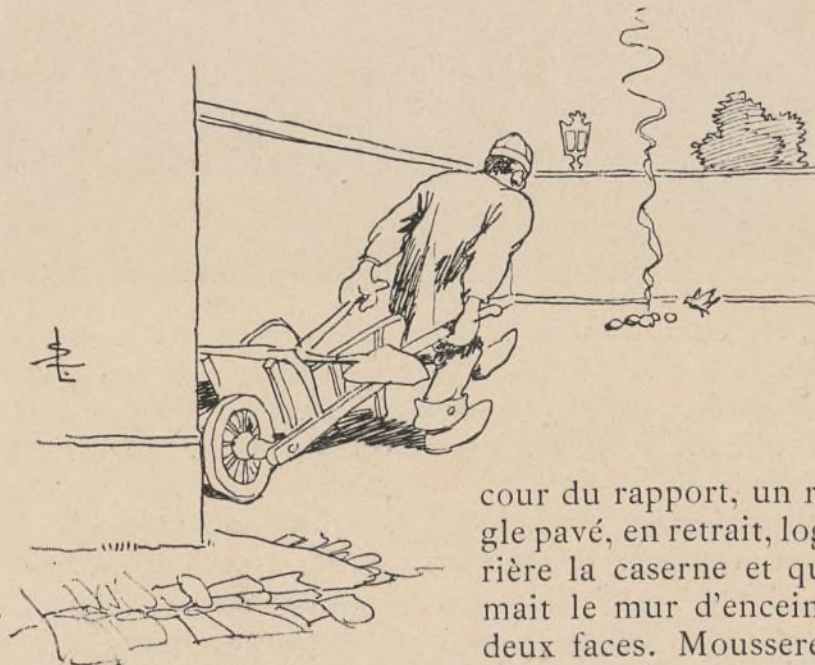
« Nous le tenons, dit le maréchal des logis.

— Parfait. »

Il soufflait bruyamment. Il demanda :

« Vous l'avez fourré en cellule ? »

En cellule ? Non. La brouette au dos, la pelle à fumier en travers, on l'avait envoyé enlever le crottin dans la petite



cour du rapport, un rectangle pavé, en retrait, logé derrière la caserne et que fermait le mur d'enceinte sur deux faces. Mousseret n'en demandait pas plus. Allègre,

sifflotant, la cigarette au bec, il gagna la cour du rapport ; il y vit une brouette, une pelle et un pâté de crottin qui fumait au soleil, mais de Potiron aucunement ; le joyeux Potiron s'était donné de l'air après avoir enlevé sa blouse, fourré son callot dans sa poche et rabattu sur ses sabots les replis de son pantalon de prisonnier. Mousseret tempéta, hurla, consigna le quartier d'office, jusqu'à la gauche ; peine perdue ! les journées succédèrent aux journées, les semaines croulèrent sous les semaines : jamais plus on n'ouït parler de Potiron au 51^e régiment de chasseurs à cheval.

Et ainsi se réalisa le mot de cet homme vraiment distingué : « Trente-deux jours à tirer au lieu de vingt-huit ? Des patates ! Ça ne va pas avec bibi, ces comptes-là. »

GEORGES COURTELINE.

(Illustrations de Steinlen.)

